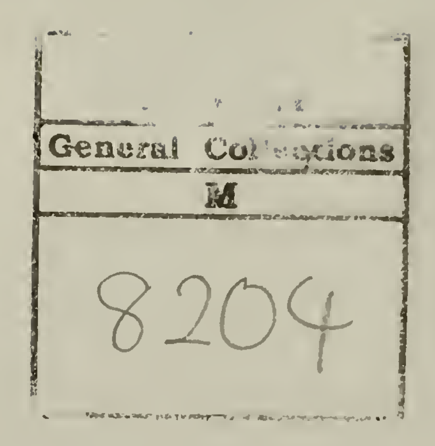






Le professeur Victor CORNIL

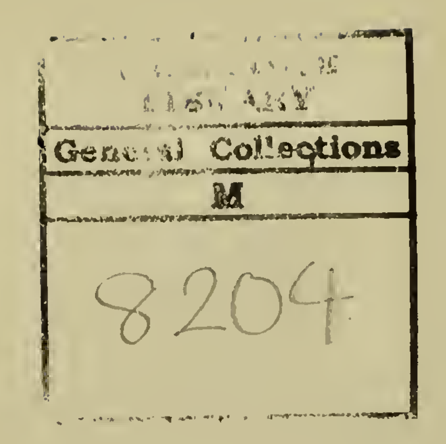
SOUSCRIPTION PUBLIQUE

INTERNATIONALE

POUR ÉLEVER UN MONUMENT

AU PROFESSEUR

VICTOR CORNIL


General Collections
M
8204


WELLCOME
HISTORICAL

APPEL DU COMITÉ

Les Compatriotes du Professeur Victor Cornil, ses Amis, ses Collègues, ses Confrères, ses Elèves viennent de constituer un Comité pour lui élever, à Cusset près Vichy, sa ville natale, un Monument digne de lui.

Victor Cornil, par sa vie si belle, si remplie, si dévouée au bien public, si entièrement consacrée à la Science qu'il a enrichie d'innombrables et précieuses découvertes, a droit à la gratitude et à la reconnaissance de tous. Cette gratitude et cette reconnaissance ne lui feront défaut ni en France, où le culte du passé et des services rendus est considéré comme un devoir civique, ni à l'Etranger, dont grand nombre de Savants ont tenu à se joindre aux admirateurs de l'illustre Français pour contribuer à sa glorification.

Une souscription publique est ouverte sous les auspices d'un Comité ainsi composé :

PRÉSIDENT D'HONNEUR

M. Armand FALLIÈRES, Président de la République Française.

PRÉSIDENT

M. Emile LOUBET, ancien Président de la République Française.

VICE-PRÉSIDENTS

MM. Le Docteur Léon LABBÉ, sénateur, membre de l'Institut, vice-président de l'Académie de Médecine.

MM. Le Professeur LANNELONGUE, sénateur, membre de l'Institut et de l'Académie de Médecine.
Le Professeur LANDOUZY, doyen de la Faculté et membre de l'Academie de Médecine de Paris.
Le Professeur CHANTEMESSE, membre de l'Académie de Médecine, inspecteur général des Services sanitaires.
Le Professeur S. ARLOING, membre correspondant de l'Institut, directeur de l'École Nationale Vétérinaire de Lyon.
Le Docteur Jean CORNILLON, ancien médecin-inspecteur adjoint des Eaux de Vichy.

SECRÉTAIRES

MM. Le Docteur Paul COUDRAY, 71, rue de Miromesnil, Paris.
Antonin MALLAT, à Beauregard près Vichy (Allier).

TRÉSORIER

M. Félix ALCAN, éditeur, 108, boulevard Saint-Germain, Paris.

TRÉSORIER-ADJOINT

M. James COMBE, ancien maire de Cusset, cours Tracy, Cusset (Allier).

MEMBRES

MM. AUFAUVRE, receveur de l'Enregistrement en retraite.
Le Docteur V. BABÈS, professeur à l'Université de Bucharest.
BABINSKY, médecin des Hôpitaux de Paris.
BAR, professeur à la Faculté de Médecine de Paris.
BARTHELAT, second adjoint au Maire de Cusset.
Le Docteur BERLIOZ, Paris.
BEZANÇON, professeur agrégé à la Faculté de Médecine, médecin des Hôpitaux de Paris.
Le Docteur BLACHE, membre de l'Académie de Médecine
Charles BLANC, président de l'Association Amicale des Anciens Elèves du Collège de Cusset.
Le Docteur BLONDEL, secrétaire général de l'Association Internationale de la Presse Médicale, Paris.
Le Docteur BOUTERON, Paris.
BRAULT, médecin des Hôpitaux de Paris.

MM. BRETET, docteur en pharmacie à Vichy.

CAMPENON, professeur agrégé à la Faculté de Médecine de Paris, chirurgien de l'Hôpital de la Charité.

CARNOT, professeur agrégé à la Faculté de Médecine, médecin des Hôpitaux de Paris.

Le Docteur CAZIN, Paris.

CHAPUT, chirurgien des Hôpitaux de Paris.

Joannès CHATIN, membre de l'Institut, professeur à la Sorbonne.

CHAUFFARD, professeur agrégé à la Faculté de Médecine, président de la Société Médicale des Hôpitaux de Paris.

CHAUMAT, avocat à la Cour d'Appel, vice-président des *Bourbonnais de Paris*.

CHAUVEAU, membre de l'Institut, professeur au Muséum d'Histoire Naturelle.

CHIARI, professeur d'anatomie pathologique à l'Université de Strasbourg.

CORNIL Pierre, premier adjoint au Maire de Cusset.

COYNE, professeur d'anatomie pathologique à la Faculté de Médecine de Bordeaux.

Ch. DUPUY, sénateur, ancien président du Conseil.

Le Docteur DURAND-FARDEL, Vichy.

Le Docteur DURANTE, Paris.

DUSOLIER, sénateur.

Le Professeur ERLICH, de Francfort-sur-le-Mein.

Le Professeur d'ESPINE, de Genève.

Le Docteur FABRE, président de l'Association des Médecins de l'Allier.

Le Docteur Maurice de FLEURY, Paris.

FRANCK-CHAUVEAU, ancien vice-président du Sénat.

De FREYCINET, sénateur, ancien président du Conseil, membre de l'Institut.

GACON, sénateur, président du Conseil Général de l'Allier.

Le Docteur GAIRAL, président de l'*Union des Syndicats Médicaux de France*.

GALIPPE, membre de l'Académie de Médecine.

GIVOIS, conseiller général du canton de Vichy.

GLACHET, ancien conseiller général de l'Allier, à St-Pourçain.

GRIFFON, médecin des Hôpitaux de Paris.

Le Docteur HADGÈS, médecin au Caire.

HÉRARD, membre de l'Académie de Médecine, médecin honoraire des Hôpitaux de Paris.

MM. HÉRAUD, président de l'*Union Bourbonnaise* de Paris.
HUGUET, sénateur.
KELLER, inspecteur général des Mines en retraite, Paris.
Le Docteur JARDET, Vichy.
A. LABUSSIÈRE, avocat à la Cour d'Appel de Paris, ancien député de l'Allier.
Le Professeur VAN LAIR, de Liége.
LASTEYRAS, maire de Vichy.
LEFORT, avocat à la Cour de Cassation et au Conseil d'Etat.
LEGRY, professeur agrégé à la Faculté de Médecine, médecin des Hôpitaux de Paris.
Le Docteur LEPETIT, président de la Société des Sciences Médicales de Gannat.
LÉPINE, Préfet de Police
R. LÉPINE, professeur de Clinique Médicale à la Faculté de Médecine de Lyon.
Le Docteur LEREBOULLET, membre de l'Académie de Médecine, président de l'*Association Générale des Médecins de France.*
Le Docteur Charles LEROUX, Paris.
LETULLE, professeur agrégé à la Faculté de Médecine, président de la Société Anatomique.
LORTET, doyen honoraire de la Faculté de Médecine de Lyon.
LUCAS-CHAMPIONNIÈRE, chirurgien honoraire des Hôpitaux, membre de l'Académie de Médecine, syndic de l'Association de la Presse Médicale Française.
MALASSEZ, membre de l'Académie de Médecine.
René MARIE, médecin des Hôpitaux de Paris.
MILIAN, médecin des Hôpitaux de Paris.
MINIER, député de l'Allier.
A. MONTHUS, opthalmologiste des Hôpitaux de Paris.
NATTAN-LARRIER, médecin des Hôpitaux de Paris.
Le Docteur NIVIÈRE, Vichy.
PÉRONNEAU, député, vice-président du Conseil Général de l'Allier.
PÉRONNET, député de l'Allier.
G. PETIT, professeur à l'Ecole Nationale Vétérinaire d'Alfort.
Le Docteur PETITJEAN, sénateur, secrétaire du Sénat.
POZZI, membre de l'Académie de Médecine, professeur de clinique gynécologique à la Faculté de Médecine de Paris.
Le PRÉFET de l'Allier.

MM. PRESTAT, président du Conseil d'Administration de la Compagnie Fermière de l'Etablissement Thermal de Vichy.

Le Professeur QUEIREL, directeur de l'Ecole de Médecine de Marseille.

RAYMOND, professeur de clinique des maladies nerveuses à la Faculté de Médecine de Paris, médecin de la Salpétrière, membre de l'Académie de Médecine.

RÈGNIER, député, vice-président du Conseil Général de l'Allier.

REYMOND, sénateur, chirurgien de l'Asile Départemental de Nanterre.

Henri ROUCHON, docteur en droit.

ROUX, maire de Cusset, conseiller général de l'Allier.

SCHWARTZ, professeur agrégé à la Faculté de Médecine, chirurgien des Hôpitaux de Paris.

Le SOUS-PRÉFET de Lapalisse (Allier).

TOUPET, médecin des Hôpitaux de Paris.

Alfred VACHER, premier président de la Cour d'Appel d'Alger.

Marcel VACHER, ancien député de l'Allier.

WALTHER, professeur agrégé à la Faculté de Médecine de Paris, chirurgien des Hôpitaux.

WIDAL, membre de l'Académie de Médecine, professeur agrégé à la Faculté de Médecine de Paris.

BIOGRAPHIE

DE

VICTOR CORNIL

VICTOR CORNIL

Il n'est pas un nom, dans l'Allier, qui fut, en aucun temps, plus populaire que celui de Victor Cornil. Ce grand citoyen, dont on va inaugurer la statue, fut, en effet, non seulement un savant illustre dont la médecine française s'enorgueillit à bon droit, mais encore un éducateur du peuple de premier ordre et cela à l'époque où, après le second empire, ce peuple, pour la troisième fois, nouveau venu à la liberté, avait le plus besoin, afin de s'y habituer, de ne pas être trop abandonné à lui-même, d'être, au contraire, tenu en haleine par quelqu'un qui lui inspirerait confiance, d'être dirigé et d'éviter, ainsi, les excès qui, jusque-là, avaient perdu, au profit du césarisme, les Républiques précédentes.

Le *Progrès de l'Allier* veut bien, en ce jour d'apothéose pour mon illustre ami, lui consacrer une notice biographique. Il m'a fait l'honneur de me demander de l'écrire ; je l'en remercie bien sincèrement et, sans plus tarder, je m'exécute.

La famille des Cornil — qui, avec celle des Cornillon, doit certainement avoir une seule et unique souche — est fort nombreuse dans toute la région de Cusset. Si l'on en juge par sa vitalité actuelle, on peut certainement dire que, dans tout le pays qui fut son berceau, c'est celle qui a le

plus résisté sinon à la disparition totale, du moins à la diminution fatale qui en a déjà atteint tant d'autres. Elle est, en effet, toujours ici, plus forte et plus puissante que jamais comme, du reste, la terre du Vernet, d'Abrest ou des Creuziers qu'elle cultive depuis si longtemps et dont, à juste titre, elle a raison de se réclamer.

La branche de ces Cornil à laquelle appartenait André-Victor Cornil vint habiter, vers 1765, je crois, la bonne ville d'Auvergne qu'était Cusset avant la Révolution ; son grand-père et son père y naquirent, le premier en 1776, le second en 1803 ; lui-même y vit le jour, le 17 juin 1837. dans une vieille maison de la rue du Port appartenant, maintenant, à la famille Chabrol-David du Mayet-de-Montagne et où, pendant longtemps, Antonin David tint une sorte de cercle, un *salon*, comme on disait alors, qui réunissait, chaque jour, dans son unique salle, à laquelle on accédait aussi par une cour s'ouvrant rue des Bons-Enfants, la magistrature, le barreau, les fonctionnaires et le haut commerce de la ville.

Il vécut fort peu longtemps dans ce vieux quartier sans espace et sans air ; il grandit et s'éleva, assez difficilement du reste, dans la belle maison de la place Félix Cornil, tout au bout du cours Lafayette, presqu'en face le débouché de la rue Marengo.

En 1844, il avait sept ans sonnés lorsque sa mère l'envoya, comme externe, au Collège de Cusset. Il y resta jusqu'en 1851 et, malgré des études « faites de bric et de brac, tant bien que mal », il entra, après examen, en rhétorique, au lycée de Clermont-Ferrand. Il y fut interne fort peu de temps et alla finir ses humanités, à Paris, où, aussitôt après ses baccalauréats et une poussée infructueuse du côté des mathématiques spéciales, il commença sa médecine.

Admirablement doué, il fut assez rapidement reçu à

l'externat, puis, en 1860, à l'internat des Hôpitaux. C'est pendant cet internat, vers 1862, qu'il alla chez le professeur Wirchow s'initier aux nouveaux moyens d'investigations microscopiques que ce savant allemand avait mis en grand honneur sur la rive droite du Rhin. Il en revint tout acquis à ces nouvelles méthodes qui devaient imprimer à sa vie scientifique une direction qu'elle n'abandonna jamais et qui s'accusa, dès 1865, immédiatement après la soutenance de sa thèse de doctorat, lorsqu'il fonda, avec son camarade Ranvier, le fameux laboratoire de la rue Christine, ce laboratoire qui, en somme, implanta, en France, malgré la résistance de l'enseignement officiel, l'étude de l'anatomie pathologique telle qu'on la pratiquait déjà dans les universités étrangères.

Chef de clinique de l'Hôtel-Dieu en 1867, il était reçu à l'agrégation des Facultés de Médecine en 1869 et médecin du Bureau Central en 1870.

Victor Cornil, d'une famille orléaniste, très libérale, un peu voltairienne même et, par conséquent, opposée au régime clérical de 1852, n'avait pas échappé au mouvement politique qui agita le Quartier-Latin pendant les années qui précédèrent immédiatement la guerre. En relations constantes et amicales avec Gambetta, qu'il avait connu dès sa sortie de Sainte-Barbe, avec Ernest Picard, Jules Favre, Jules Ferry, Jules Simon, Liouville et toute cette jeune génération qui préparait la République, il fut initié, en 1864, et suivit régulièrement les travaux de l'une de ces loges maçonniques de Paris, *La Fraternité des Peuples*, d'où partaient alors les mots d'ordre contre le gouvernement et le clergé, les appels à la résistance et les encouragements à la lutte politique. Plus tard, le 7 août 1871, il s'affilia à *La Cosmopolite de Vichy*. Il y était reçu Compagnon et Maître le 2 octobre suivant et y resta, avec ce dernier titre, jusqu'en 1884.

Aux élections pour le Corps Législatif des 23 et 24 mai 1869 — il n'avait pas encore 32 ans — il fut candidat républicain dans la seconde circonscription électorale de l'Allier. Il y fut battu par M. Desmaroux de Gaulmin, candidat officiel ; mais il obtint cependant 9.488 voix, ce qui était, pour l'époque, un très gros succès. C'était, en tout cas, pour Cornil, l'assurance d'être suivi, dans sa politique, par le canton de Cusset ; c'était donc son élection assurée au Conseil Général le jour où le suffrage universel serait appelé à nommer lui-même et librement ses représentants à l'Assemblée départementale.

J'ai souvent entendu reprocher à Cornil d'avoir renié, dans la suite de sa vie publique, le programme de Belleville, qu'il avait accepté, disait-on, en 1869. Comment cette légende a-t-elle bien pu prendre corps ? Je pense que ses relations avec Gambetta firent que des esprits prévenus mêlèrent, chez nous, pour les besoins de leurs causes, les personnalités avec les engagements électoraux. Et comme, somme toute, Cornil avait suivi toute sa vie, le brillant sillage du grand tribun dont il était l'ami très intime, on finit par déduire de cette amitié, sans aller aux sources, que son programme électoral de 1869 devait être certainement le même que celui que Gambetta avait accepté alors, c'est-à-dire celui des comités républicains de Belleville.

Or, il n'en était rien, absolument rien. Il suffit, pour s'en convaincre, de comparer ce programme de Belleville avec celui de Cornil publié le 26 avril 1869, dans un journal républicain de Nevers, *l'Impartial du Centre*, dont avec Turigny et Girerd, il assurait alors la rédaction. Il y réclamait seulement et surtout « une part plus large au gouvernement « du pays par le pays, aussi bien dans les Conseils Muni- « cipaux et Généraux que dans le sein du Corps Législatif ».

J'ai écrit, ailleurs, quelle part indirecte Victor Cornil prit, dans son canton, à l'action républicaine contre le

plébiscite. En plein dans le concours des Hôpitaux, il n'avait pu quitter, en avril et en mai 1870, Paris et l'assistance publique ; mais il avait envoyé, ici, Jean Cornillon qui le représentait et recevait de lui toutes les instructions, toutes les circulaires, tous les documents, tous les bulletins nécessaires pour faire voter *Non*.

De nouveau candidat aux élections pour le Conseil Général des 11 et 12 juin 1870 il battait, dans le canton de Cusset et au premier tour, par 2.254 voix le bonapartiste Joseph Fourneris, maire de Cusset, et le légitimiste Gallien, avocat de grand mérite au barreau de cette ville.

Le 6 septembre 1870, le Gouvernement de la Défense Nationale le nommait Préfet de l'Allier ; dès le 8, il prenait possession de son poste et adressait aussitôt aux Maires et aux habitants de son département une circulaire toute vibrante du plus pur patriotisme. Puis il se mettait immédiatement à son œuvre républicaine. Par des arrêtés préfectoraux successifs, il appelait, tant aux trois sous-Préfectures qu'aux principales Municipalités de son département, des hommes nouveaux, des républicains, parmi lesquels je remarque principalement Rebière, Vannaire, Vidal, Parrot-Laboissière, Minier, Benoît Gay, Adolphe Landois, Antoine Jardet, Alfred Bulot, Gabriel Ramin, Léon Battu, Farjas, Bonnaud, Honoré Préveraud, Gantheret, Hippolyte Méplain, Terrier, Labonde, Hugues Bardet, Adolphe Bourachot, Baret du Coudert, etc., etc.

Mis en demeure, par ses ennemis politiques, d'opter entre sa fonction et son mandat électif, et prévenu par Gambetta, qu'un armistice était proche, que des élections législatives suivraient immédiatement cet armistice, qu'il fallait donc, dès maintenant, préparer le triomphe d'une liste républicaine dans le Bourbonnais, il garda le mandat et abandonna, dans les derniers jours de septembre 1870, sa Préfecture. Il prit immédiatement du service dans l'armée

de seconde ligne qu'il avait contribué à organiser ; il partit comme médecin-major d'un des bataillons de mobilisés de l'Allier.

Aux élections législatives qui suivirent l'armistice et qui eurent lieu le 8 février 1871, Victor Cornil fut, en effet, en tête de la liste républicaine. Il se portait avec Chantemille, Désétivaux, Simonnet, Laussedat, Mallet-Sabin et Mathé Félix contre Martenot. Méplain, l'Amiral de Montagnac, le Général d'Aurelles de Paladines, Patissier et Riant. Les républicains, qui passaient, alors, pour vouloir, avec Gambetta, la continuation de la guerre, furent battus. Cornil obtint cependant le plus de voix de sa liste : 31.940 contre 52.278 à Martenot.

Les Conseils Généraux de l'Empire avaient tous été dissous par un décret de la délégation de Bordeaux du 25 décembre 1870. Le 8 octobre 1871, seulement, des élections eurent lieu pour les remplacer. Cornil fut élu, sans concurrent, dans le canton de Cusset ; il fut élu de nouveau contre Eugène Dhérat, de Busset, aux élections du 4 octobre 1874, pour le renouvellement de la première série sortante du Conseil Général de l'Allier.

Candidat aux élections législatives du 20 février 1876 dans l'arrondissement de Lapalisse, il fut nommé, comme député d'Extrême-Gauche, contre Desmaroux de Gaulmin, son ancien et heureux adversaire de 1869 et de 1871. Après le 16 mai 1877, en plein Ordre-Moral, il fut, naturellement, derrière Gambetta, un des 363, et se vit opposer, aux élections du 14 octobre, Gaspard Martinet, son compatriote, qu'on lançait, imprudemment peut-être, dans une politique qui allait mal à sa taille. Aussi Cornil eut facilement raison de ce candidat du Maréchal ; tout le parti républicain, massé derrière lui, fit balle contre l'homme du trône et de l'autel dont il ne resta plus rien après la bataille.

Ce parti républicain qui, dans l'Allier, par sa discipline,

avait, jusque-là, fait l'admiration de tous, allait, aux élections législatives de 1881 commencer à se diviser. Ce furent, dans l'arrondissement de Lapalisse, l'ambition exagérée d'Honoré Préveraud et les besoins d'un ordre tout à fait spécial du notaire Mivière qui rompirent notre cohésion. D'un congrès pour la désignation d'un candidat unique du parti républicain, nous revînmes avec trois candidats ; deux seulement se mesurèrent le 21 août 1881 : Victor Cornil, qui fut élu, et Honoré Préveraud qui, par sa lutte, plantait un jalon pour l'avenir. Ce jalon, du reste, allait bientôt le guider vers un des fauteuils du Palais-Bourbon sur lequel depuis bien longtemps, il aspirait à s'asseoir.

Lorsque Charcot abandonna la chaire d'anatomie pathologique de la Faculté de Médecine de Paris pour prendre celle de clinique des maladies nerveuses qu'on avait créée spécialement pour lui, Cornil fut nommé à cette chaire d'anatomie pathologique qu'il ambitionnait par-dessus tout. Il dut donc, en conséquence et pour obéir à la loi, donner, le 27 mars 1882, sa démission de député de l'arrondissement de Lapalisse. Il ne se représenta pas aux élections qui suivirent cette démission, mais il soutint, sans succès, la candidature de son collègue au Conseil Général et de son ami Gabriel Debord contre celles de Mivière et d'Honoré Préveraud, de ce Préveraud, surtout, que Victor Hugo, s'il avait été collège électoral, aurait voulu élire à l'unanimité.

De 1882 à 1885, Victor Cornil, sans abandonner complètement la politique active, se recueillit quelque peu. Le Gouvernement en profita pour le décorer de la Légion d'Honneur ; il ne devait lui donner la rosette d'officier que longtemps après, et alors que définitivement sorti des assemblées législatives il s'était adonné tout entier à la science et rien qu'à la science. L'Académie de Médecine

en profita, elle aussi, pour l'appeler, en 1884, à siéger dans son sein, au lieu et place du professeur Joseph-Marie-Jules Parrot.

Il fut élu, en 1885, sénateur de l'Allier avec Chantemille et Eugène Bruel. Il était depuis 1872, président du Conseil Général ; son nom, sa réputation de savant, l'intégrité de sa vie publique, les services déjà rendus entraînèrent de son côté la grande majorité des électeurs, malgré la notoriété des sénateurs sortants et la lutte d'un parti, parmi les républicains, qui déjà commençait la politique, fatale à tous, de la surenchère.

Il fut, cependant, avec ses deux amis, élu sinon sans difficultés, du moins assez facilement. Mais, il lui fallut nécessairement alors, avec le suffrage restreint, restreindre aussi son programme et ses engagements. En 1881, après avoir rappelé l'œuvre des députés élus le 14 octobre 1877, cette œuvre qui assurait déjà le libre exercice du droit de réunion, la liberté de la presse, la gratuité, l'obligation et la laïcité de l'enseignement primaire, il avait promis de voter la suppression du Sénat, l'impôt sur les revenus, la séparation des Eglises et de l'Etat, la suspension de l'inamovibilité des juges et la réduction à trois ans du service militaire ; il fallut en rabattre considérablement pour que la République put sortir triomphante d'un collège électoral plutôt craintif encore et qui résistait alors aux belles audaces d'un suffrage universel complètement émancipé.

Lorsqu'en 1889 on dut partout songer sérieusement à résister au boulangisme et aux coups de force, dont il menaçait le Gouvernement légal du pays, Cornil ne voulut pas, pour cela, faire fond sur Honoré Préveraud qui, depuis 1882, était des plus discuté et dont, certes, le passé n'était pas exempt de bien des points vulnérables.

Il présenta donc, lui-même, à un Congrès régulièrement organisé, la candidature qui fut acclamée de son ami, de

son élève le docteur Jules Gacon, du Donjon ; puis, il fit la campagne électorale avec lui. Le candidat officiel de la « république nationale ». M. Ernest Ollivier fut ainsi battu de plusieurs grandes longueurs, comme il le fut encore, dans les mêmes conditions, aux élections de 1893, quoique déjà les aspirations sociales de Gacon s'affirmassent peut-être d'autant plus que celles de son sénateur s'atténuaient davantage. Mais, somme toute et malgré cela, aux approches de l'année 1894, aucun nuage ne semblait sérieusement menacer l'horizon amical de ces deux hommes.

Victor Cornil fut donc très péniblement affecté lorsqu'au renouvellement sénatorial de cette année 1894, il se vit opposer, à la dernière heure, la candidature radicale de Gacon. Il ne voulut pas admettre alors, ce que quelques-uns de ses amis essayèrent, en vain, de lui prouver, qu'en politique il y a des obligations auxquelles rien ne peut résister ; que Gacon, qui appartenait à un parti qui s'organisait et émettait déjà la prétention d'arriver rapidement à gouverner la France, avait eu, pour ainsi dire, la main forcée ; qu'il avait donc été candidat, et candidat malheureux, un peu malgré lui. La déception que Cornil éprouva de se voir discuter par ceux qui menaient campagne contre lui, fut d'autant plus vive qu'il affectionnait beaucoup Gacon et qu'il avait été surpris, à l'improviste, par une opposition à laquelle il ne s'attendait pas et pour laquelle il n'était pas préparé. Il ne se doutait certainement pas que l'attitude nouvelle qu'on faisait prendre au député de l'arrondissement de Lapalisse était de celles qu'il ne pouvait éviter sans risquer de compromettre toute une politique qui prenait corps et devenait rapidement une réalité avec laquelle on allait avoir à compter, sans risquer de trahir son parti. Il crut à une ambition personnelle qui n'existait pas, qui ne pouvait pas exister et il en eut du chagrin et du dépit.

Il voulut dans la suite, prendre sa revanche contre un adversaire plus fort que lui ; il commit, alors, faute sur faute car, en politique surtout, la vengeance est mauvaise conseillère !

La première de ces fautes fut de ne pas comprendre que le suffrage universel, dans l'arrondissement de Lapalisse, ne consentirait jamais à rétrograder et à revenir en arrière. Il accusa cette faute, en acceptant d'être, aux élections de 1898, le parrain politique de M. Debray, ingénieur distingué, il est vrai, qu'un ami lui amena à Paris, le recommandant de Sadi Carnot et que lui-même présenta, sans plus attendre, sans plus chercher, contre Gacon, alors l'idole de presque tous les électeurs.

La seconde faute qu'il commit, fut, dans la suite, d'aller discrètement il est vrai, mais d'aller jusqu'au Général Meyssonnier et à ses amis de Vichy et d'ailleurs. Ce fut là une défaillance qui affligea grandement son parti et qu'il regretta plus tard, j'en ai, personnellement, l'intime conviction.

Enfin, il ne sut pas disparaître à temps et comprendre que rien, en 1903, ne pouvait résister au courant qui entraînait sa politique. Alors que Chantemille refusait de solliciter un nouveau mandat de neuf ans qu'on ne lui aurait très probablement pas confié, il se crut, lui, malgré les avis de ses amis, assez fort pour s'imposer par la seule autorité de son nom et de son passé. Il ne recueillit que les voix de quelques vieux républicains toujours fidèles à leur idole et, hélas ! tous les suffrages des partis de réaction, de ces partis qui se vengeaient, maintenant, de lui, en lui donnant ouvertement leurs suffrages quoiqu'il n'ait pris, vis-à-vis d'eux, aucun de ces engagements qui auraient pu compromettre son amour de la liberté et sa passion pour la libre-pensée.

Sa vie politique s'arrête là, à cette date fatale des

élections sénatoriales de 1903. Il avait, en effet, abandonné le Conseil Général dès 1898, alors que Vichy, devenu canton par la force des choses, lui créait une situation difficile à Cusset ; il avait, aussi, en 1896, cédé, malgré lui, la Mairie de Creuzier-le-Neuf, qu'il occupait depuis 1876, à son adjoint et ami Pierre Gagnol, qui, dans cette fonction sut, sinon le faire oublier, du moins ne pas trop le faire regretter.

Certes, je n'ai pas l'intention d'analyser, ici, comme elles mériteraient de l'être, les différentes phases de cette longue carrière politique et de chercher, en même temps, quels heureux résultats elle put avoir pour l'ancien canton de Cusset, pour le département de l'Allier, pour la France. La place et le temps me sont trop limités pour que j'entreprenne un tel travail ; il faut donc que je sache quelque peu me taire et je vais bientôt le faire.

Mais, si je laisse de côté l'œuvre politique de Cornil, si je n'ai ni la compétence indispensable, ni le savoir nécessaire pour esquisser, même à grands traits, son œuvre scientifique, je ne veux pas cependant en terminer sans dire combien il avait, poussé à l'excès, toutes les qualités qui font, de certains hommes, des dominateurs d'esprits. Passionnément bon, artiste dans toute l'acception du mot, causeur sans prétention, trop facilement serviable pour quiconque le sollicitait, familier avec tous, il fut toujours l'ami le plus sûr et le maître le plus dévoué qu'on puisse rêver. On devenait rapidement l'un et il était facilement l'autre quand on le voulait, et on le voulait toujours dès qu'on l'avait approché une seule fois.

Victor Cornil connut, aussi bien en politique qu'en science, tous les succès ; il mérita et il eut tous les honneurs. Un seul lui échappa, et c'est celui auquel, peut-être, il avait le plus droit : l'Institut. Malgré des intrigues indignes de ceux qui les menaient contre lui, il aurait bien fini, un

jour, par forcer, quand même, les portes de l'Académie des Sciences, tant son nom manquait à la gloire de la section de Médecine.

La mort ne lui en a pas laissé le temps. Une ambition hâtive et qui ne s'imposait pas, en anatomie pathologique du moins, le fit descendre plus tôt qu'il ne pensait de sa chaire de professeur ; il en ressentit une profonde douleur et n'eut pas la force, lorsque la maladie vint frapper à sa porte, de lui résister comme il l'aurait certainement fait s'il avait eu encore un labeur journalier à continuer. Il mourut à Menton, sous ce ciel bleu de la Méditerranée qu'il adorait, le 14 avril 1908.

On a beaucoup discuté, à l'époque de sa mort, sur les obsèques solennelles qu'on lui fit et sur le caractère religieux qu'on leur donna. Je suis de ceux qui approuvent complètement et absolument l'homme qui, disparaissant pour toujours, ne veut pas, alors qu'il ne sera plus qu'une chose embarassante et gênante, embarrasser et gêner davantage encore celle ou ceux qui lui survivent, heurter des consciences et les rendre, peut-être, éternellement malheureuses, si un doute quelconque reste dans leur esprit. Qu'importe ce qu'il peut advenir de nous quand nous ne sommes plus que matière inerte et putréfiable, si pendant notre vie, comme Victor Cornil le faisait quelque temps encore avant sa mort, nous avons pu nous recommander. avec Littré, de la philosophie positive d'Auguste Comte.

A. MALLAT.

(Le Progrès de l'Allier).

INAUGURATION DE LA STATUE

DU PROFESSEUR

VICTOR CORNIL

PLACE DE LA RÉPUBLIQUE

A CUSSET

LE 18 SEPTEMBRE 1910

SOUS LA PRÉSIDENCE DE M. DOUMERGUE

MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

DISCOURS DE M. A. MALLAT

SECRÉTAIRE DU COMITÉ DES MONUMENTS VICTOR CORNIL

Monsieur le Ministre.

Mesdames.

Messieurs.

Le 18 juin 1905, le Professeur Victor Cornil entendait, ici, dans une réunion où je lui avais souhaité la bienvenue, un des plus autorisés de ses concitoyens dire, en parlant de lui : « L'électeur a pu atteindre avec son bulletin de « vote cet homme qui pouvait rendre encore de grands « services à la Patrie, ce qu'on n'a pu faire, ce qu'on ne « pourra jamais faire, c'est que le Professeur Cornil n'ait « pas un jour sa statue sur la principale place publique de « Cusset, car il est de tous les enfants de cette ville le plus « glorieux et le plus illustre. »

Certes, aucun de nous ne songeait, dans ce temps, qu'il nous faudrait, sitôt, penser à réaliser cette prophétie. Le Maître semblait, alors, tout heureux de vivre, et avec ce bon sourire qui était *lui* tout entier, ce sourire qu'il avait même sous la robe professorale, il nous affirmait bien haut, qu'il était sorti de la carrière politique sans regrets comme sans espoir de retour et que sur ses vieux jours, il n'ambi-

tionnait qu'une chose, c'était d'être bien avec tout le monde.

L'existence ne lui pesait guère, cet après-midi de printemps qu'il était venu passer avec nous dans ce Cusset qu'il adorait malgré ses quelques infidélités dernières ; et tous nous étions heureux de le voir résister si facilement aux mécomptes de la vie sociale comme aux outrages irréparables des ans.

Il est vrai qu'à cette époque, s'il n'avait plus déjà son hôpital et ses autopsies presque journalières, il avait encore sa chaire et son laboratoire. Il dut quitter celui-ci et descendre de celle-là le 1er novembre 1907. Moins de sept mois plus tard il était mort.

Quelques jours après ses funérailles le Docteur Jean Cornillon, le plus fidèle de ses amis et le confident intime de toute sa vie publique, décidait de ne pas attendre plus longtemps pour tenter d'élever à sa mémoire le monument qui devait, ici, le faire honorer par les générations futures.

Il s'en ouvrit à quelques amis et le lendemain d'une fête à l'Association Amicale des Anciens Elèves du Collège de Cusset, pendant laquelle, dans des discours, on avait fait plusieurs allusions à ce projet, nous écrivions, le Professeur Arloing et moi, à la Municipalité de cette ville pour lui demander d'attribuer l'emplacement nécessaire à l'érection d'une statue à Victor Cornil.

Notre appel fut heureusement entendu et ceux mêmes qui avaient pris l'initiative de nous inciter à faire cette démarche se mirent immédiatement à l'œuvre.

Certes, le programme qu'ils élaborèrent tout d'abord était loin d'avoir l'ampleur de celui qui devait être exécuté dans la suite ; nous étions, tous, alors, beaucoup plus modestes dans nos ambitions, d'autant plus que nous affichions déjà, hautement, la prétention de ne pas vouloir que Cornil, comme tant d'autres, payât lui-même sa gloire.

Il nous fallut donc organiser une souscription publique internationale et, pour cela, constituer un Comité qui ferait appel aux Amis, aux Collègues, aux Confrères, aux Elèves de celui que nous voulions « magnifier ».

Je me rappelle ces premiers pas de notre entreprise hardie. Nous n'étions pas certes unanimes à escompter le succès ; quelques-uns, parmi nous, n'y croyaient guère ; ceux-ci, plus optimistes, se réservaient cependant ; ceux-là affirmaient qu'on pourrait bien avoir un buste sur une stèle ; d'autres enfin, semblaient présomptueux tant leur certitude d'aboutir surprenait même les moins prévenus.

Cependant Paris répondait favorablement à notre demande de concours et grâce à M. le Docteur Coudray qui fut l'âme dominante et entraînante de toute notre organisation nous pûmes, certain jour, nous permettre tous les espoirs.

Pour réussir à intéresser tous les mondes à la glorification d'une vie qui, si elle avait été presque toute entière consacrée à la science, n'en avait pas moins sacrifié quelquefois à la politique, il nous fallait absolument éviter d'en faire. Là était évidemment la difficulté. Pour la résoudre, je proposais et je fis admettre que nous accouplerions, sous l'égide de la grande ombre scientifique de Cornil, des noms républicains, qui, jadis, avaient été unis, mais qui, depuis... allaient certainement s'étonner de se trouver côte à côte.

D'aucuns s'affligèrent un peu de notre éclectisme exagéré ; d'autres nous approuvèrent et nous le dirent ; tous, de bonne grâce, nous apportèrent leur obole. C'est ainsi que près de mille souscripteurs nous versèrent, par grosses ou petites sommes, plus de 35.000 francs.

Nous avons donc pu, grâce à ces généreux concours, grâce aux puissants et bienveillants appuis de M. le Président de la République et de M. Emile Loubet, non

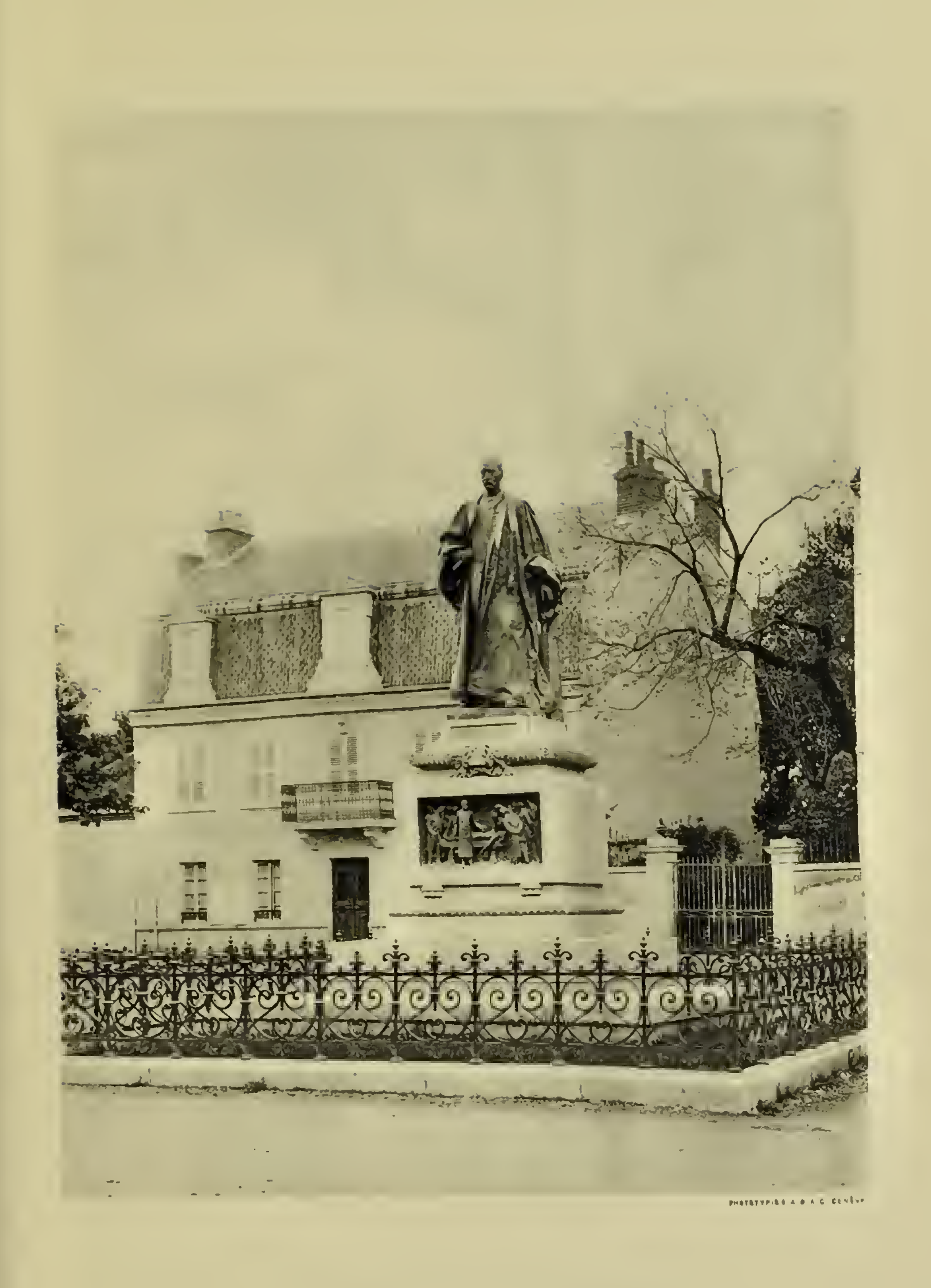
seulement élever sur cette place, à quelques pas de cette vieille maison de la rue du Port dans laquelle Victor Cornil est né, le beau monument que l'art de M. Raoul Verlet a su si habilement tirer du bronze et de la pierre, mais encore nous allons pouvoir, aussi, édifier, bientôt, dans le jardin de l'Ecole Pratique de la Faculté de Médecine de Paris, un second monument non moins beau, non moins important, non moins artistique que celui-ci, un monument que nous avons demandé à l'argile toujours si fidèlement vraie du Docteur Paul Richer de l'Institut, ce maître de l'Ecole des Beaux-Arts, qui fut l'ami de Cornil et son collègue à l'Académie de Médecine.

MM. les Docteurs Blache et Malassez, de cette Académie de Médecine, M. Toupet, médecin des Hôpitaux de Paris, M. Lortet, doyen honoraire de la Faculté de Médecine et de Pharmacie de Lyon, M. Queirel, directeur de l'Ecole de Médecine et de Pharmacie de Marseille, M. Aimé Glachet, de Saint-Pourçain, mes excellents amis Henri Péronneau, député de l'Allier et James Combe, tous membres du Comité au nom duquel je parle ont, depuis sa constitution, disparu pour toujours.

Ils nous avaient apporté, avec l'autorité de leurs noms, leur appui et le dévouement le plus complet à l'œuvre que nous entreprenions. Je salue respectueusement leur mémoire et je leur adresse un suprême hommage.

Parmi eux, il en est un, que je voudrais, ici, tout particulièrement distinguer. Je puis, du reste, le faire sans craindre que son souvenir soit de ceux que le Professeur Cornil n'aurait pas voulu qu'on évoquât devant lui.

James Combe fut le premier à répondre à l'appel amical qui lui fut adressé par le docteur Jean Cornillon. Il accepta, comme un devoir auquel rien n'aurait pu le soustraire, de faire partie du Bureau du Comité des Monuments Victor Cornil ; il y suppléa très activement, pour la Province et



La statue de Victor CORNIL

Place de la République à Cusset

l'Etranger, M. Félix Alcan, le sympathique Trésorier de ce Comité.

Il était d'une famille de Cusset fort indépendante, qui a toujours pensé librement, mais qui, aussi, a toujours été fidèle aux amitiés qu'elle s'était créées, aux principes qu'elle avait acceptés. En 1869, Cornil avait trouvé, ici, les Combe au premier rang de ceux qui luttèrent, alors, avec lui, contre l'Empire. Depuis cette époque, James Combe n'avait cessé de donner à son illustre et éminent compatriote toute sa foi, tout son cœur, toute son énergie.

Il me semble que je devais associer, ici, son modeste souvenir à celui de son grand ami. Maintenant que je l'ai fait je suis plus certain d'avoir accompli tout mon devoir.

Il me reste encore, cependant, une mission bien douce à remplir et pour laquelle je suis fier d'avoir été choisi :

Monsieur le Maire,

Au nom du Comité des Monuments Victor Cornil, j'ai l'honneur de remettre entre vos mains cette belle statue, image fidèle du plus illustre enfant de Cusset, du plus illustre fils de notre vieille terre bourbonnaise.

Tous nous espérons que votre Ville voudra la garder pieusement et qu'elle saura la défendre, s'il y a lieu, aussi bien contre l'imprudence possible des hommes que contre les ravages plus certains et plus redoutables du temps.

DISCOURS DE M. ROUX

MAIRE DE CUSSET

Monsieur le Ministre.

Mesdames.

Messieurs.

Notre antique Cité a revêtu son aspect des grandes solennités.

Celle d'aujourd'hui est particulièrement grandie par la présence de M. le Ministre de l'Instruction Publique.

C'est qu'elle va recevoir le superbe monument, qu'un comité composé d'amis et d'admirateurs, a bien voulu élever, sur cette place publique, à la mémoire d'un enfant de Cusset — M. le Professeur Victor Cornil.

Au nom du Conseil Municipal, au nom de tous mes concitoyens, je remercie chaleureusement ce comité du don gracieux qu'il nous fait ; je l'assure que ce bronze qu'il confie à notre garde sera, en tout temps, l'objet de nos soins attentifs et de notre vigilante sollicitude.

Je serais, certes, mal venu, Messieurs, moi, humble profane, de chercher à vous dire ce que fût le grand savant que nous glorifions aujourd'hui. La vie de travail scientifique qui vaut au plus illustre enfant de Cusset la recon-

naissance et la gratitude de tous, aura certainement tout à l'heure d'éminents panégyristes.

Il ne m'appartient pas d'empiéter sur leur domaine.

J'en ai du reste un autre qui me semble bien à moi et que j'ai le devoir, quoique on puisse en penser, de parcourir tout entier.

Je n'y manquerai pas.

Et, tout d'abord, j'ai voulu savoir, Messieurs, quelle était l'ancienneté à Cusset, de la famille de M. le Professeur Victor Cornil.

L'étude de nos registres de l'Etat-Civil paraît nous donner la généalogie suivante :

Vers le milieu du XVIIIe siècle, Pierre Cornil descendit du Vernet et vint s'installer, après son mariage, chez sa femme Marie Getenay. Il était, je ne dirai pas minotier — ce terme n'existait pas alors — mais meunier dans un des moulins de la ville. Pierre Cornil eut à Cusset, le 1er mars 1776, un fils — Antoine Cornil — qui fut percepteur des contributions directes.

Antoine Cornil eût lui-même un fils, le père de M. Victor Cornil — le Docteur Félix Cornil — dont tout le monde ici vénère encore le souvenir, tant il fut toujours bon pour le pauvre et bienveillant pour tous. M. Félix Cornil était né dans cette ville le 9 Brumaire An XI.

Aussitôt après avoir passé sa thèse de doctorat en médecine, il vint s'installer à Cusset, où il mourut le 28 décembre 1879, entouré de l'estime et des regrets de tous ses concitoyens.

C'est de lui et de Reine-Rose Boirot que naquit, près de cette place, le 17 juin 1837, André-Victor Cornil.

M. le Professeur Cornil vient donc du peuple, de ce peuple émancipé et qui s'élève chaque jour par le travail et l'intelligence. Un de ses grands-oncles maternels fut membre des Assemblées de la Révolution.

Son père et son grand-père, sous la monarchie de Juillet, appartenaient, ici, à la bourgeoisie voltairienne et d'opposition libérale.

« Politique et Science se donnent la main », disait M. Victor Cornil, lui-même, dans un discours prononcé à Paris, le 8 mars 1904. Il est, en effet, difficile de diviser en deux parties bien distinctes une vie si bien remplie que fut celle de notre illustre compatriote ; de parler seulement de l'une de ces parties, sans effleurer quelque peu l'autre. Le comité de ce monument qui l'a tenté, n'a pu y réussir qu'à demi ; il a bien été obligé d'inscrire sur les faces de ce piédestal des dates qui, dans la vie de M. Victor Cornil, ne sont pas toutes des dates scientifiques : 1870 — 1876 — 1885.

Et pourquoi n'évoquerions-nous pas, ici, en ce jour de glorification, ces grandes dates de sa vie publique ?

Est-ce parce qu'il a dû subir, comme tant d'autres, dans sa carrière politique, le vent contraire de la popularité ?

Mais qui donc de nous n'en est pas là déjà ou n'en sera pas là bientôt ?

Est-ce que notre politique, qui a succédé à celle des amis de Gambetta, n'est pas, à son tour, aussi discutée que nous discutions la leur ?

Est-ce que l'idéal social ne s'éloigne pas toujours à mesure qu'on tente de s'en rapprocher ?

Est-ce que ceux qui veulent nous remplacer pour tenter de l'atteindre n'auront pas, eux aussi, leurs contradicteurs ?

Est-ce que nous sommes éternels ? Et qui de nous est sûr de son lendemain ?

M. Victor Cornil a subi la loi commune ; il a eu hier le sort qui nous attend probablement demain. Il n'en a pas moins été, dans ce département de l'Allier, le grand chef du parti républicain. Et à ce titre seul, s'il n'en avait d'autres, il aurait droit au salut respectueux de tous les libéraux, de tous les républicains.

Et quoi, parce qu'un jour nous avons cru devoir combattre une politique qui ne répondait plus assez à nos aspirations personnelles, nous ne pourrions pas aujourd'hui acclamer la mémoire de l'homme qui, au 14 octobre 1877, sut grouper autour de lui toutes les forces de la démocratie pour résister au retour prémédité d'un passé qui nous avait valu le démembrement de la Patrie ?

Et quoi, nous ne pourrions pas rappeler avec fierté que c'est ici, à Cusset, qu'est née, en 1869, la première opposition sérieuse que l'Empire rencontra dans le Bourbonnais ?

Nous ne pourrions pas rappeler que Victor Cornil, jeune agrégé de la Faculté de Médecine de Paris, osa, à 32 ans, se mesurer, dans la seconde circonscription de l'Allier, avec le colosse impérial ?

Nous ne pourrions pas rappeler que, Préfet de l'Allier, au lendemain du 4 septembre 1870, il républicanisait en un mois les Municipalités de son département, puis abandonnait cette fonction pour garder son mandat de conseiller général ?

Nous ne pourrions pas rappeler que, pendant vingt-cinq ans, il présida ce Conseil Général où il avait été élu, comme républicain, aux élections qui précédèrent la guerre ?

Nous ne pourrions pas rappeler qu'il fut à notre tête aux élections législatives de 1876 et aux élections sénatoriales de 1885, pour mener le bon combat en faveur de la liberté, et qu'il vainquit les anciens partis monarchistes ?

Et pourquoi ne serions-nous pas fiers de lui, nous qui, à ces époques déjà lointaines, le soutenions de nos voix, de toutes nos voix, dont pas une ne lui fit défaut tant que la République fut en danger ?

Oui, je le proclame bien haut, si Victor Cornil fut un grand savant, il fut aussi, à son heure, un grand citoyen.

Il fut dans l'Allier, au plébiscite, l'âme de la résistance à l'oppression ; il fut le clairon qui sonna la première

charge pour entrainer les forces républicaines à l'assaut de la forteresse impériale ; enfin, il fut, dans la suite, le vainqueur sans haine contre les vaincus, comme il fut plus tard le vaincu sans haine contre ses vainqueurs.

Et je n'en veux pour preuve que son opinion personnelle ; que ses propres paroles.

Voici, en effet, Messieurs, ce qu'il disait encore, le 8 mars 1904 :

« J'ai toujours eu pour idéal et pour seule foi, le progrès « sous toutes ses formes : scientifique, politique et social.

« En dehors, aujourd'hui des Assemblées parlemen- « taires, j'en suis sorti sans trop de regrets, comme sans « esprit de retour, avec la conviction réconfortante d'y « avoir fait mon possible pour soutenir des lois utiles.

« Je n'en reste pas moins convaincu et plus désireux « de la marche en avant de l'Humanité. Je suis heureux « de penser que beaucoup de jeunes hommes ne sont pas « moins ardents que je l'étais à leur âge..... »

Entrez, M. Victor Cornil, dans l'immortalité !

Point ne serait besoin de ce monument pour que dans cette cité, berceau de votre enfance, on vénère votre mémoire comme on vénère celle de votre père.

Personne ici ne vous a oublié.

Nous savons tous quels rayons de gloire vous avez projetées sur votre ville natale et combien nous devons être fiers de vous !

Vous avez, dans les sciences, occupé une des premières places ; vous avez, dans la politique, pendant près d'un quart de siècle, rempli le devoir que votre conscience vous dictait.

Vous êtes un Grand Français !

Au nom de la Ville de Cusset, je m'incline devant votre statue et je salue respectueusement votre mémoire.

DISCOURS DE M. S. ARLOING

DIRECTEUR DE L'ECOLE NATIONALE VÉTÉRINAIRE,
PROFESSEUR A LA FACULTÉ MIXTE DE MÉDECINE
ET DE PHARMACIE DE LYON

Monsieur le Ministre.
Mesdames,
Messieurs,

L'animation dont vous êtes les témoins dans cette ancienne et calme cité, les arcs et les mâts dressés sur votre passage, les drapeaux flottant à la façade des habitations, le bruit des fanfares, cet appareil de fête et de réjouissance, vous démontrent que la joie transporte aujourd'hui les habitants de Cusset ; que dis-je, ceux de la région tout entière.

Ils accourent pour s'associer à l'hommage rendu à leur illustre compatriote et, aussi, pour remercier le Comité et tous ceux qui leur permettent de contempler, désormais fixées dans le bronze, la physionomie et la belle attitude de Victor Cornil, du professeur et du grand citoyen qu'ils ont aimé et admiré.

L'empressement qu'ils apportent exprime très nettement leur gratitude ; il était donc superflu de leur désigner un

interprête. Cependant, on a voulu donner à un enfant de Cusset la mission honorable et délicate de parler à cette cérémonie et de dire, au nom de ses concitoyens, combien le Comité, la Municipalité et les Anciens Elèves du Collège, en réunissant leurs initiatives et leurs concours, ont su pénétrer le sentiment intime et unanime de nos populations.

Je n'ai pas accepté cette mission sans hésiter, car on pouvait me reprocher une longue infidélité à la terre natale. Pourtant, j'ai cédé aux affectueuses sollicitations de mes amis, encouragé par cette pensée que, malgré mes absences, je restais inébranlablement attaché à notre sol par le meilleur de moi-même : par le cœur et par mes souvenirs les plus tendres.

André-Victor Cornil est né le 17 juin 1837 dans cette ville où son père exerçait la médecine.

De quelques années plus âgé que moi, Cornil était déjà un grand jeune homme, alors que j'étais encore un enfant.

J'ignorerais donc quelle fut sa prime jeunesse, si je n'avais entendu un jour ses confidences, et si nous ne possédions, sur cette période, l'appréciation d'un condisciple.

Par lui, j'ai su qu'il entra vers l'âge de dix ans dans notre vieux Collège, alors reconstitué depuis peu, sous les auspices d'un Maire dont le nom est attaché à une œuvre locale hautement humanitaire.

Sa santé délicate l'obligea à rester longtemps dans cet établissement sous l'œil vigilant de sa famille. Il le quitta pour aller suivre la classe de rhétorique au Lycée de Clermont-Ferrand et terminer ses études classiques au Collège Sainte-Barbe, à Paris.

Par son camarade, j'ai appris qu'il était un condisciple charmant et doux, merveilleusement doué, dont l'intelligence toujours en éveil promettait ce qu'elle a tenu.

Enfant et adolescent, Victor Cornil appelait donc déjà

les sympathies par ses brillantes aptitudes, par la douceur et l'aménité de son caractère. Comme toutes les natures généreuses et bonnes, il voua à la Maison où il avait trouvé de jeunes amitiés, des soins attentifs et à ses premiers éducateurs une reconnaissance qui ne s'est éteinte qu'avec lui. Dans les réunions de l'Association Amicale des Anciens Elèves du Collège, dont il était l'un des présidents d'honneur, il aimait à rappeler ses études d'antan, le nom de ses maîtres, celui de ses contemporains, les moindres détails de l'organisasion intérieure de l'établissement. Il mettait à son récit un tel accent de sincérité que l'auditoire était frappé de l'empreinte profonde qu'il avait reçue du contact de ses professeurs et de ses condisciples.

Ses études classiques achevées, le jeune Cornil embrassa la médecine en suivant la voie des étudiants laborieux et distingués. Il fut externe et interne des hôpitaux de Paris, puis chef de clinique à la Faculté.

On apprenait qu'au cours de son internat, il allait acquérir à Berlin, près d'un maître dont la réputation était universelle, le Professeur Wirchow, des notions d'un ordre très élevé dans le domaine de l'anatomie pathologique.

Il importa ces notions chez nous et s'efforça de les répandre en créant, avec son ami Ranvier, depuis professeur au Collège de France, un enseignement libre en dehors de la Faculté.

C'est à dater de ce moment que nous entrâmes en relations grâce à des études anatomiques communes. La connaissance se fit dans une propriété de famille située sur le territoire d'une localité voisine où nous partagions nos loisirs entre un sport anodin, la pêche, et une distraction plus sérieuse, l'examen de préparations microscopiques faites à l'aide de procédés de colorations nouveaux qui nous charmait tous les deux par des révélations plus ou moins inattendues.

Ici, on suivait avec intérêt, l'évolution scientifique de Cornil. La situation qu'il s'était acquise dans le milieu médical parisien était rapportée et commentée par les étudiants de la région. Elle était pour les habitants de Cusset un sujet de légitime fierté.

Celle-ci s'accrut, encore, lorsque notre compatriote obtint, à la suite des concours de 1869 et 1870, le titre d'agrégé d'abord, puis celui de médecin des Hôpitaux et, enfin, lorsque le vote de ses futurs collègues lui confia la chaire d'anatomie pathologique de la Faculté de Médecine de Paris.

On apprit ensuite qu'il occupait ce poste envié avec une grande distinction ; qu'attentif à tous les progrès et à toutes les innovations, il groupait autour de lui une phalange de nationaux et d'étrangers avides de ses leçons et de ses méthodes ; que le professeur, en un mot, faisait honneur à la Faculté et à la France.

Alors, ce ne fut plus seulement de la fierté, mais de l'orgueil que ressentit notre petit pays. Chacun de nous se croyait grandi par la valeur et les mérites de son concitoyen.

Mais, voici qu'après nous avoir inspiré de la fierté, de l'orgueil même, il nous conquit par sa bonté, son dévouement, son désintéressement.

En effet, la réputation de clinicien dont il jouissait, ainsi que la bonté traditionnelle de sa maison attiraient, dans son cabinet, au moment des vacances, une foule de malades. Son inépuisable obligeance était à la disposition de tous, et tous repartaient avec une prescription savante et, de plus, réconfortés par l'accueil bienveillant qu'ils avaient reçu, par ce sourire aimable, encourageant dont parlait tout à l'heure le Secrétaire du Comité.

Bref, on l'admirait et on l'aimait.

Aussi, lorsqu'il fit appel au suffrage universel, il en reçut toutes les satisfactions qu'il pouvait souhaiter.

Son entrée dans la politique causa quelque surprise chez ceux qui ne connaissaient pas le passé de sa famille. Elle parut, au contraire, toute naturelle à ceux qui n'en ignoraient pas le libéralisme.

Pendant sa vie publique qui fut longue, Cornil n'oublia jamais que la science l'avait signalé à l'attention de ses compatriotes. Jamais il n'abandonna son laboratoire. C'est même souvent jusque-là que ses électeurs allaient lui demander des services qu'il s'empressait de leur rendre dans la mesure de la justice et de son pouvoir.

Faisant marcher de pair toutes ses obligations, grâce à un labeur parfaitement ordonné, le député ou le sénateur participa largement à l'élaboration de plusieurs grandes lois où ses connaissances spéciales l'appelaient au premier rang. Le statuaire a donc été bien inspiré, en indiquant au revers de ce monument, par une sobre allégorie, que le professeur et le savant se dévouèrent aussi à la chose publique.

Victor Cornil appartenait à un groupe de médecins privilégiés chez qui le savant cache un lettré et un artiste.

Une des grandes joies de son esprit était de contempler de belles estampes, de beaux livres. La plus grande, sans doute, était de créer le beau. Aussi n'est-il pas un joli coin du bord de nos ruisseaux ou un coin pittoresque de nos vieilles rues qui n'ait été fixé par son habile pinceau d'aquarelliste.

Quant à sa valeur littéraire, elle s'est affirmée dans sa superbe étude sur *Un Patriote Savoisien pendant la Révolution Française* où il dépeint de manière saisissante la vie de Charles-Joseph Caffe, cet ardent et audacieux allobroge qui lança le premier cri de la Savoie vers la liberté.

C'était autant de charmes ajoutés à ses éminentes et solides qualités.

Et, par surcroît, nous étions vivement touchés de l'atta-

chement qu'il vouait à notre terre bourbonnaise. Même après la disparition d'un père et d'une mère adorés, même après son renoncement à la vie publique, il venait, chaque année, respirer l'air natal, serrer des mains amies, chercher un réel délassement à ses travaux.

Nous nous sentions étroitement unis à lui par un même amour, celui du clocher, dont les liens, on l'a répété souvent, sont aussi doux que solides.

Si j'ai réussi à exprimer toute ma pensée, à traduire les sentiments qui envahirent peu à peu le cœur de mes concitoyens, vous comprendrez ces manifestations qui en sont comme l'explosion, la satisfaction vive que témoigne la population en votre présence, la gratitude qui éclate de tous côtés pour l'œuvre du Comité, le geste du Conseil Municipal et le beau monument que cette population doit au talent de M. Verlet.

La mission dont je suis chargé, Mesdames et Messieurs, ne serait pas entièrement remplie ni accomplie au gré de la conscience publique, si en cette journée glorieuse pour la famille Cornil, dont je salue profondément les représentants, je n'envoyais un souvenir ému au père qui fut vénéré parmi nous.

Le docteur Félix Cornil était un médecin tel qu'on se plaît à le rêver : d'une tenue et d'une dignité exemplaires, d'un désintéressement sans égal.

Ah ! on le saluait bien bas, lorsqu'on le rencontrait dans nos rues étroites, allant à sa tâche quotidienne, c'est-à-dire visiter indistinctement les privilégiés et les pauvres.

Au surplus, non seulement l'atmosphère de bonté qui l'entourait, mais toute sa personne imposait le respect.

Si Victor Cornil a fait, seul, sa gloire scientifique, mes contemporains ne me démentiront pas, si j'avance que les chaleureuses sympathies et les dévouements qu'il a trouvés certains jours dans la région étaient en partie un hommage

rendu à son père, au docteur Félix Cornil. Une place de la Ville reçut d'une Municipalité reconnaissante le nom de ce serviteur des humbles. Celle-ci est consacrée par la Municipalité actuelle à la mémoire de son fils.

Cent mètres à peine les séparent. Ce rapprochement frappera, n'en doutons pas, l'attention de nos enfants. Il leur apprendra, de manière inoubliable, qu'une grande famille de Cusset sût mériter la reconnaissance publique et leur suggérera, nous devons l'espérer, le désir d'être à leur tour des citoyens utiles et bons.

Quoiqu'il advienne, la statue que nous inaugurons, sur le lieu où nous sommes réunis, inspirera à tous de consolantes espérances sur la marche de l'humanité.

Là, se dressait jadis une forteresse aux murailles menaçantes, derrière laquelle s'est abrité quelquefois, aux jours sombres de notre histoire, un monarque défiant et cruel ; elle est remplacée, aujourd'hui, dans le rayonnement de l'air et de la lumière par un monument qui ne leur rappellera plus la méfiance des hommes, mais leur parlera des sentiments les plus nobles que ressent la société moderne pour ceux qui se consacrent à la fraternité et à la liberté, au soulagement des infortunes et à la lutte contre l'œuvre de mort.

DISCOURS DE M. WIDAL

PROFESSEUR DE PATHOLOGIE INTERNE
A LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Monsieur le Ministre,
Messieurs,

La Faculté de Paris s'enorgueillit aujourd'hui de la glorification que reçoit, de la Ville de Cusset, le maître incontesté de l'anatomie pathologique, dont les travaux ont jeté un lustre éclatant sur la médecine française.

Notre doyen, M. Landouzy, retenu par un accident, ne peut, à son grand regret, exprimer. devant ce monument, toute la fierté de notre Ecole. Je viens à sa place, moi qui fut l'élève du maître, dire simplement ce que l'enseignement de notre Faculté doit au grand professeur que fut Victor Cornil.

Enseigner était pour lui une vocation. On peut dire que Cornil ne s'est jamais trouvé devant une pièce anatomique, avec un auditeur à ses côtés, sans éprouver le besoin de montrer ce qu'il venait de voir, d'expliquer ce qu'il venait d'apprendre. En matière de pédagogie, il fut vraiment un précurseur. Il n'était pas l'homme de la péroraison derrière un tapis vert. L'enseignement individuel par le fait, à l'hôpital ou au laboratoire, était le seul dont il se recom-

mandait. C'est bien là l'éducation dont la nécessité est aujourd'hui universellement proclamée.

Dès sa sortie de l'internat, Cornil prouvait déjà la valeur de sa méthode didactique. Des générations d'étudiants et de médecins français et étrangers se sont succédé dans le laboratoire légendaire de la rue Christine, qu'avec Ranvier il avait fondé sur ses propres ressources. Là, pas une cellule, pas une fibre n'était décrite sans qu'elle fût montrée sur des coupes dont l'élève avait suivi la préparation. Les deux jeunes maîtres improvisés qui n'avaient d'autre autorité que celle de leur savoir, ne donnaient que des leçons de choses. C'est bien là que fut la raison de leur succès.

Lorsqu'en 1882, Cornil prit possession de la chaire d'anatomie pathologique, il voulut maintenir sa tradition première et rendre pratique l'enseignement dont il avait la charge. Il fallait pour cela matériel et locaux. Un des premiers, il sut faire comprendre aux pouvoirs publics que l'enseignement de la médecine ne peut plus se faire, comme celui du droit ou des lettres, dans une simple chaire placée devant des gradins d'amphithéâtre. Grâce à son doux acharnement, Cornil triompha des résistances et sut obtenir les vastes laboratoires dont il eut successivement besoin. Il put alors réaliser son rêve.

Il fonda à l'Ecole pratique un véritable institut d'anatomie pathologique, avec travaux obligatoires pour tous les étudiants. Une légion de moniteurs et de préparateurs imbus de sa méthode, dirigés par un chef des travaux comme Brault, par des agrégés spécialisés comme Letulle et comme Legry, exerçaient chaque élève à la pratique du microscope et à l'examen des pièces.

Cornil avec Babès est un des premiers qui ait senti la nécessité d'écrire un livre sur la microbiologie, alors que cette science n'en était encore qu'à ses débuts. C'est dans

son laboratoire que Chantemesse a créé le premier cours de bactériologie fait en France. Nul n'ignore quel en fut le succès. Je considère comme un des honneurs de ma carrière d'enseignement d'avoir, après lui, continué ce cours, qui fut repris, ensuite, par Fernand Bezançon.

Dans ses leçons magistrales, Cornil exposait les faits avec simplicité et précision. Il illustrait sa description de dessins et d'aquarelles qu'il avait faits lui-même, de projections dont l'ordonnance avait été patiemment combinée au foyer familial avec la compagne d'élite qui le soutint dans son labeur et fut la confidente de toutes ses pensées.

Nul plus que lui n'excellait dans l'art de schématiser au tableau, en traits fermes et en couleurs saisissantes, les lésions dont il donnait l'analyse.

L'artiste qui avait su embellir sa maison mettait ainsi son talent au service de l'enseignement.

Nul ne fut plus que lui fidèle à la tâche professorale. Son laboratoire n'était jamais désert. Toutes les après-midi, celles du dimanche comme celles de la semaine, lorsqu'il n'était pas retenu par un appel de Commission ou par la présidence de la Société Anatomique, le maître les passait au laboratoire. On le trouvait toujours au travail ; il examinait lui-même les pièces qu'il avait recueillies, sans cesse à la recherche de la cellule révélatrice. Là, encore, il continuait son enseignement. Quiconque venait demander ses conseils pour une pièce à diagnostiquer ou pour une coupe à interpréter, fût-il son collègue ou le plus humble des étudiants, était toujours accueilli avec cette simplicité et cette bonhomie charmante dont il ne se départait jamais.

Sa vie, durant plus d'un demi-siècle, ne fut qu'un immense labeur. Il avait vu et revu toutes les lésions que peut produire la maladie. Il n'est pas un sujet d'anatomie pathologique qui ne soit documenté par une description de Cornil. Innombrable est la liste de ses travaux. Ses

œuvres fondamentales, faites en collaboration avec Ranvier, avec Brault, avec Hérard, avec Chantemesse, avec Milian, avec Coudray, resteront comme les archives où iront sans cesse puiser ceux qui s'intéressent aux choses de l'anatomie pathologique.

Pendant son passage au Sénat, c'est au service de la médecine que Cornil consacra presque tous les efforts de sa vie parlementaire. C'est lui — les médecins ne peuvent l'oublier — qui a fait aboutir la loi sur l'exercice de la médecine et de la pharmacie et la loi de 1902 relative à la protection de la santé publique, dont il fut le rapporteur.

L'œuvre de Cornil est impérissable. Elle repose sur des faits d'anatomie pathologique qui resteront vrais dans tous les temps. Ses amis et ses élèves ont voulu pourtant fixer sur le bronze la douceur et la finesse de ses traits dans cette ville de Cusset qui fut le berceau de son enfance et le témoin de ses premiers efforts.

Sur le bas-relief qui orne le piédestal, Verlet, le grand artiste à qui nous devons ce monument, a fait revivre Cornil debout, en tablier d'hôpital, devant la table d'autopsie, dans la tenue qui lui était familière, tenant à la main le couteau qui vient d'ouvrir la pièce qu'il montre à un auditoire attentif. Autour de lui, on a réuni dans le même temps, quelques-uns des élèves qui ont partagé son activité scientifique aux diverses époques de sa longue carrière hospitalière. Ce groupement symbolique est bien celui que le maître eût choisi. Il convenait qu'il apparût ainsi au milieu de son école, celui qui fût pour ses disciples l'ami désintéressé, toujours prêt à soutenir leurs droits, jusqu'à l'oubli de soi-même. L'effigie de chacun d'eux représente une affection particulière, marque une étape dans sa vie scientifique en évoquant un effort fait en commun, dans une collaboration qui lui était chère.

Sur le socle, le maître se dresse dans sa longue taille

Dr Milian

Dr F. Bezançon

Prof. Letulle

Dr Brault

Dr Coudray

Prof. V. Cornil

Prof. Chantemesse

Dr Galippe

Prof. Landouzy

Prof. Widal

Dr Jean Cornillon

Dr Babinsky



Le bas-relief de la statue de Victor CORNIL, place de la République à Cusset

élégante, sous les plis de sa toge professorale. Il semble procéder sans hâte, de ce pas tranquille que nous lui connaissions bien, lorsqu'il se dirigeait, à travers les couloirs de la Faculté, pour aller présider un jury d'examen. Il tient d'une main son microscope, qui lui a permis de résoudre tant de problèmes de pathologie. On retrouve sur son visage ce sourire bienveillant qui reflète la bonté de son âme. Sa physionomie est sans passion apparente, mais son crâne qui sous sa calvitie s'élève comme celui des Arvernes, trahit sa race. Il explique cette ténacité héréditaire des ancêtres, qui lui a permis d'édifier son œuvre, en accumulant des constatations précises et des faits rigoureusement observés, lentement, patiemment, comme s'il avait sans cesse médité ce mot de Labruyère : « Le temps ne respecte que ce qu'il a édifié ».

C'est à la Faculté de Médecine que Cornil a donné le meilleur de lui-même. L'Ecole se devait de venir témoigner ici sa reconnaissance et son admiration au réformateur de l'histologie pathologique, à celui qui fut un des premiers à vulgariser les techniques bactériologiques, à celui qui a puissamment contribué à doter la France de sa charte sanitaire, à celui, enfin, qui fut un grand éducateur et qui restera, pour nous, comme un grand exemple.

DISCOURS DE M. LETULLE

MEMBRE DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE

Monsieur le Ministre,

Mesdames,

Messieurs,

En désignant, pour la représenter à l'Inauguration du Monument de Cusset, l'un des plus anciens élèves du Professeur Cornil, l'Académie de Médecine a voulu rendre un hommage public à la mémoire d'un illustre savant, au fondateur incontesté de l'histo-pathologie en France.

Celui qui, un demi-siècle durant, éleva, pierre à pierre, un monument impérissable à l'anatomie microscopique des lésions matérielles du corps humain, méritait, entre tous, les honneurs qui lui sont aujourd'hui décernés.

Doué d'une ardeur inlassable au travail, servi par une mémoire visuelle prestigieuse qui lui permit de ne jamais oublier, au cours de sa longue carrière d'histologiste, aucun des innombrables détails par lui-même observés, Victor Cornil a accompli une œuvre considérable et quasi légendaire.

Travaillant sans aucune hâte, mais sans relâche, avec la sereine tranquillité d'un esprit méthodique et sûr de lui-

même, le Maître passa sa vie à scruter la mort et à lui demander les secrets de la pathologie.

Ainsi, jour par jour, on pourrait dire heure par heure, il livrait à la science ses riches moissons de découvertes constamment contrôlées par un grand sens critique, par une instruction générale presque encyclopédique, et soigneusement confirmées, d'autre part, par de multiples enquêtes basées sur la science expérimentale et la pathologie comparée.

Le début de sa vie scientifique avait, il faut le reconnaître, prédestiné Cornil d'une façon singulière. Elevé, par un père médecin, dans la passion de l'art médical, il entrait dans la carrière à un moment où le souffle puissant du positivisme entraînait les sciences biologiques vers des réformes fondamentales ; à cette époque brillante de notre histoire, une pléïade de rénovateurs, ayant à leur tête Claude Bernard, Wurtz, Robin, Littré, Gavaret, Brown-Séquard, Pasteur, accomplissait une véritable révolution. C'était l'heure, aussi, où, au déclin de sa belle carrière, notre immortel Cruveilhier avait parachevé son grand-œuvre.

Sous les efforts successifs des Dupuytren, des Laënnec, des Louis, des Andral, des Gendrin, des Bouillaud, des Rayer, des Max Durand-Fardel, des Henri Roger, pour ne citer que les plus célèbres, l'Ecole de Paris allait, semblait-il, fermer l'ère de l'anatomie pathologique microscopique ; Vichow en ouvrait une nouvelle : celle de l'histologie pathologique.

La pathologie cellulaire dominait la scène et entraînait, après elle, les jeunes générations avides de science.

Robin, mal servi par une technique insuffisante, défendait, sans espoir, pied à pied, sa doctrine stérile des blastèmes; Pasteur réduisait à néant la génération spontanée.

C'est alors que, éclairé par le génie pénétrant de Virchow, Cornil trouva sa vraie voie. Armé de moyens techniques perfectionnés, bien préparé pour les enquêtes microscopiques de longue haleine, servi par un jugement tout d'ordre et de clarté, ennemi conscient des doctrines hypothétiques, aimant par-dessus tout l'étude analytique des faits, résolu à ne demander à l'histologie que ce qu'elle peut donner, je veux dire le moyen de pénétrer plus à fond les désordres organopathiques en déchiffrant mieux les détails de l'anatomie pathologique cellulaire, Victor Cornil se révéla chez nous, au lendemain de nos désastres, comme l'apôtre de la science nouvelle et, d'élève, passa d'emblée maître à son tour. Epoque, à vrai dire, historique que celle-là, où Vulpian et Charcot, Ranvier et Cornil se trouvèrent avoir fondé, en quelques années, grâce à la diffusion de leurs travaux retentissants, une nouvelle école anatomo-pathologique de Paris.

Cornil et Ranvier ! Une voix plus autorisée que la mienne pourra rappeler l'union féconde de ces deux inséparables collaborateurs et amis et saura analyser la double source de gloire de leurs deux noms. Elle montrera l'influence universelle de ce *Manuel d'Histologie Pathologique* qui fut, pour tant de générations médicales, comme la « Bible » d'une nouvelle science et d'un esprit nouveau. Bientôt, Vulpian, entraîné par ses goûts et ses fonctions professorales, se consacrait définitivement à la pathologie expérimentale ; Charcot s'imposait l'étude analytique des maladies du système nerveux et y trouvait une renommée mondiale ; Ranvier appliquait à l'histologie normale les dons merveilleux de son esprit analytique, sa technique irréprochable et la puissance de ses idées généralisatrices.

Cornil, lui, demeurait le « grand maître » de l'histopathologie moderne en France ; autour de lui, pendant plus de trente ans, accoururent et se groupèrent tous ceux

d'entre nous qui, épris de l'amour d'une science précise, voulaient apprendre d'abord, puis chercher à leur tour.

Malassez, Damaschino, Pierret, Albert Gombault, Brault, Galippe, Brissaud, Sabourin, Babinski, Babès, Chantemesse, Widal, Toupet, Pilliet, Raymond Durand-Fardel, René Marie, Coudray, Bezançon, Jardet, Milian, Segall, Griffon, Legry, Gabriel Petit (d'Alfort), Lefas, Decloux — j'en passe et des meilleurs — allaient lui demander l'initiation, la lumière et la foi.

Non que le Maître fut ou imposant, ou avide d'autorité ! Sa douceur proverbiale, doublée d'une sorte de modestie pleine de bonhomie prenante, vous retenait en des causeries toutes amicales et vous captivait en vous instruisant.

On apprenait à vaincre les difficultés techniques du laboratoire en regardant le « bon patron » travailler. Et c'est en prodiguant, à pleines mains, ses trésors, au fur et à mesure de ses découvertes, qu'il nous donnait, avec le meilleur de lui-même, ses meilleures leçons.

Evitant d'imposer ses idées, il accueillait les étrangers avec une bienveillance souriante et consentait à examiner, lui-même, tout ce que des mains souvent indiscrètes, inexpérimentées ou trop exigeantes lui apportaient, chaque après-midi, d'abord dans son petit laboratoire obscur de la Charité, puis à l'Hôtel-Dieu, puis au laboratoire de la rue Lhomond, enfin à l'Ecole Pratique où il acheva sa vie professorale.

La méthode de travail de Cornil était d'une simplicité exemplaire ; elle tient en trois actes successifs : regarder les pièces, en préparer les coupes et publier les résultats d'une enquête microscopique approfondie. Rien, des lésions visibles à l'œil nu n'échappait à ses yeux clairvoyants et expérimentés ; sa patience pour examiner ses coupes était célèbre ; elle ne laissait rien en route. Toutes les lésions étaient repérées, rédaction en était faite sur le champ. Son

style révèle Cornil et le montre tel qu'il voulut être, tel qu'il fut en effet. N'omettre aucun des détails ; les décrire en des phrases courtes et claires avec des termes précis, sans recherche, sans effets littéraires ; mais trouver toujours le mot propre et l'expression exacte, telles sont les qualités qui donnent aux descriptions de Cornil une beauté simple et une réelle grandeur car on les sent, partout, sous leur aridité voulue, marquées du sceau de la vérité ; on peut les lire en parcourant la coupe : constamment l'image se superpose au texte, avec la plus extraordinaire fidélité.

Mais où la personnalité de Victor Cornil révèle sa plus curieuse expression, c'est dans les nombreuses figures, aquarelles ou dessins tracés de sa propre main, d'après ces préparations mêmes, dont la description affecte d'une correction à la fois si exacte, si fidèle et si froide. Là, un grand souffle artistique a passé, entraînant fougueusement la même main et lui donnant une verve incomparable. On découvre, dans ces larges coups de pinceau, une richesse de coloris, une passion de la forme linéaire, rehaussées, embellies par un besoin de vérité tout à fait émouvant. Si l'on osait accoupler des idées aussi disparates, on dirait que Cornil jetait dans ses dessins d'anatomie pathologique les envolées d'une poésie débordante inspirée par l'histologie ; association intéressante et rare d'un esprit scientifique de premier ordre et d'un grand artiste plein de talent et d'originalité.

Les *Bulletins* de l'Académie de Médecine, de la Société de Biologie, de la Société Anatomique de Paris, de la Société Médicale des Hôpitaux, le *Journal des Connaissances Médicales*, que Cornil dirigea de longues années avec son fidèle Galippe, sont remplis de ces travaux et mémoires illustrés ou non.

Il reste, enfin, un côté de la vie de Cornil qu'il est impossible de ne pas signaler, si l'on veut simplement

esquisser la grande figure du savant auquel la présente journée est consacrée. A l'inverse d'un grand nombre d'hommes de science qui consacrent leur existence entière à la science pure et qui, se mettant égoïstement hors de l'humanité, s'enferment en quelque sorte dans leur « tour d'ivoire », Cornil, parce qu'il était médecin et que rien de la vie sociale ne lui restait étranger, crut de son devoir de descendre dans l'arène et de donner quelque chose de lui-même à la vie publique. On a rappelé son rôle politique et les services rendus par lui à la Patrie.

Il fit plus encore. Considérant que sa vie scientifique lui constituait une sorte de faveur inespérée, un sort par trop enviable, il sacrifia une part importante de son repos et de ses loisirs à l'hygiène publique, voulant payer de cette façon le tribut de sa gloire et des joies que lui procuraient ses travaux et justifier les privilèges à lui conférés par sa haute situation intellectuelle et morale.

On sait avec quelle opiniâtreté il défendit, devant les Chambres, les projets de loi d'hygiène et quel surcroît de labeur, une œuvre aussi écrasante imposa à sa triple existence de professeur, de médeein et d'homme politique.

L'œuvre de Victor Cornil est colossale. Il n'est pas un chapitre de la pathologie humaine dans lequel ce perspicace investigateur n'ait pénétré, éclairé quelques points obscurs. décrit quelques lésions inconnues avant lui, fixé des idées, déblayé un chaos ou apporté la précision d'une description définitive.

Non seulement le Maître histo-pathologiste a tout vu, mais il n'y a, pour ainsi parler. rien à retrancher dans son œuvre magistrale. Tout, à de très rares exceptions près, se trouve déjà consacré par le recul du temps et demeurera impérissable.

Ses travaux sur la syphilis sont devenus classiques. Bien avant les temps actuels. Cornil y réalisait déjà les *desiderata*

de la « Biopsie » en examinant les pièces fraîches extirpées sur le vivant.

Ses mémoires sur la pathologie du rein, entrepris il y a plus de trente ans, avec Brault, son ami et son collaborateur dévoué, constituent aujourd'hui encore, la base fondamentale de nos connaissances en histo-pathologie rénale.

Son ouvrage didactique sur les Bactéries, rédigé avec Babès, a fait de lui, sur nombre de points, un précurseur en pathologie générale infectieuse.

Que d'exemples on pourrait citer encore ! Toutes ses recherches si remarquables sur les plaies des muqueuses et leurs procédés de cicatrisation, sur la régénération des épithéliums, sur la formation du cal, sur les lésions des os et sur les arthropathies, appartiennent à la science ; toutes sont autant d'applications de l'idée directrice qui pousse de plus en plus l'anatomie pathologique à étudier, si possible, les lésions encore vivantes et à éviter les désordres cadavériques surajoutés et leurs innombrables causes d'erreur.

Dans ses incomparables travaux sur les tumeurs, Cornil demanda le plus qu'il put, à la pathologie comparée, ses documents et ses preuves. Les belles recherches poursuivies en commun avec Gabriel Petit sur les tumeurs de la mamelle sont un exemple du prix que le Maître attachait à l'étude comparative des lésions dans la série animale.

Epris de la connaissance exacte des faits, éloigné des conceptions théoriques nébuleuses, n'acceptant rien que des choses vues. Cornil apparaît comme une belle et attachante figure, grande par son œuvre entière et par les innombrables détails avec lesquels le Maître regretté a largement formé le fonds commun de l'histologie pathologique.

L'immense variété de ses études constitue une docu-

mentation précieuse, d'une richesse incomparable et d'une indestructible solidité.

Pour un si formidable labeur, qu'il s'était volontairement imposé et qu'il a accompli avec une noble simplicité, Victor Cornil comptera parmi les fondateurs de la Médecine. Il prendra place à côté des Laënnec et des Cruveilhier, dont il a continué la grande tradition, toute à la gloire de la Médecine française.

Escomptant sans crainte le jugement de la postérité, on peut affirmer, en ce jour mémorable, que le nom de Victor Cornil appartient, désormais, à l'Histoire.

DISCOURS DE M. DOUMERGUE

MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

Messieurs,

Le monument que nous sommes venus inaugurer à Cusset et qui doit perpétuer, dans sa ville natale, fière d'un tel enfant, l'image vivante de Victor Cornil, est dû, on peut le dire, à un accord unanime. Cette unanimité dans les regrets et dans l'admiration est le plus bel éloge qu'on puisse faire de celui dont nous célébrons la mémoire. Cette spontanéité et cet enthousiasme lui rendent le plus touchant et le plus noble hommage.

Plus éloquemment que nos discours, ils disent le grand mérite du savant que viennent de louer, en des paroles si émues et si belles, des maîtres de la science médicale dont il fut une gloire et qui ont été ou ses élèves ou ses amis. Elle atteste, en outre, la grande élévation d'esprit de l'homme à qui son dévouement à la science ne fit jamais oublier ses devoirs de citoyen et qui voulut consacrer une part de sa vie et de son intelligence au service des grands intérêts généraux de son pays et à celui de la Republique, dont il avait été l'un des premiers et dont il demeura, sa vie durant, l'un des plus fermes défenseurs.

Victor Cornil, en effet, avait fait de la politique de bonne heure ; je veux dire qu'il s'était intéressé et mêlé aux grands courants d'idées généreuses qui agitaient la France à la fin de l'Empire. Il n'était pas de ceux qui s'enferment dans leur tour d'ivoire et qui ne regardent point ou regardent seulement d'un œil désintéressé, sinon sceptique, les agitations d'une humanité tâtonnante en fermentation de progrès politique et social.

Il ne considérait point que ce fut déroger ni faire du tort à la science, dont il demeurait le fervent serviteur, que de prendre sa part dans toutes les espérances et dans tous les émois de son pays, de s'associer à ses tentatives d'émancipation, de l'aider, dans toute la mesure de ses forces et de son savoir, dans sa recherche passionnée d'un régime qui le rapprochât davantage de son idéai de liberté, de justice et de fraternité inlassablement poursuivi.

C'est, au contraire, dans la science et dans les nouvelles méthodes dont celle-ci s'inspirait, c'est dans la curiosité de son esprit indéfiniment accrue par elle, dans la constatation des résultats merveilleux qu'elle avait donnés, dans les espérances qu'elle faisait concevoir, c'est devant l'aspect des vastes horizons qu'elle ouvrait à l'intelligence humaine de plus en plus émancipée et audacieuse, que Victor Cornil avait trouvé, en même temps que la justification de ses idées, la raison de son activité et de son dévouement pour la chose publique.

Ami de Gambetta, il n'hésitait pas, bien que récemment reçu agrégé de médecine et très occupé par les devoirs de sa fonction, à accepter la Préfecture de l'Allier au lendemain du 4 Septembre, c'est-à-dire dans le moment où il fallait. en assurant la défense du pays contre l'envahisseur, donner aux populations, confiance dans le régime républicain qui. au milieu de la défaite. assumait courageusement la lourde charge de sauver l'honneur et l'avenir de la France, gra-

vement compromis par les fautes et par l'impéritie de l'Empire.

Quelques semaines après, il donnait sa démission de Préfet pour se jeter résolument dans la bataille politique et se porter candidat aux élections législatives. La liste républicaine sur laquelle il figurait ayant été battue par la liste conservatrice, cet échec ne le rebutait point. En 1870, ses compatriotes du canton de Cusset l'envoyaient siéger au Conseil Général de l'Allier dont il devenait bientôt le président. En 1876, il était élu député de Lapalisse, puis réélu en 1877, après avoir fait partie des 363. Il revenait à la Chambre en 1881 où il soutenait de son vote le Ministère Gambetta. Mais, deux mois après la chute de ce dernier, il résignait son mandat et abandonnait la politique militante pour se consacrer entièrement aux fonctions de professeur d'anatomie pathologique à la Faculté de Médecine de Paris auxquelles il venait d'être nommé.

C'est que, chez lui, la politique n'avait jamais fait de tort à la science. Il avait conservé, pour cette dernière, tout son amour et, l'on peut dire, toute sa prédilection. A la chose publique il s'était dévoué dans un sentiment inspiré par une haute conscience de son devoir de citoyen. Sans cesser de s'y intéresser, il revenait à ses chères études médicales, à son laboratoire, à ses observations, à ses élèves, à l'hôpital, qu'il considérait comme le centre de l'enseignement médical. Aussi faisait-il la plus large part et à la clinique et aux travaux pratiques. Il avait été des premiers à s'enthousiasmer pour les découvertes géniales de Pasteur qui bouleversaient toute la vieille pathologie et renversaient tant d'idées reçues et jusqu'à lui unanimement acceptées et enseignées et il n'attendait point la victoire de l'évidence pour en inspirer son haut enseignement et orienter ses travaux de laboratoire.

Au mois de janvier 1885, il était rentré au Parlement

comme sénateur de l'Allier et, dans cette Assemblée, tout en demeurant fermement attaché à la politique républicaine qui avait ses préférences et, en la soutenant de son vote, il se consacrait principalement à l'étude des lois où sa compétence professionnelle lui donnait une autorité unanimement reconnue. Il rapportait le projet de loi sur l'exercice de la médecine et prenait une part importante à sa discussion. C'est également lui qui était chargé du rapport sur le projet de loi concernant la santé publique et qui contribuait à en assurer le vote définitif.

La place éminente qu'il a occupée et à la Faculté et à l'Académie de Médecine où il avait été élu en 1884, l'œuvre qu'il a laissée, les progrès qu'il a fait faire à la science et à l'enseignement de la Médecine, des maîtres qui l'ont connu, qui ont travaillé à ses côtés et dont l'admiration n'a pas faibli, vous les ont dits avec une chaleureuse éloquence et avec une autorité que je ne saurais avoir. Ses livres, devenus classiques, les élèves éminents qu'il a formés et qui se réclament toujours de lui, disent encore son grand mérite et témoignent que les honneurs que nous rendons aujourd'hui à sa mémoire ne sont pas usurpés.

Dans cette coquette cité qu'il affectionnait, où il était né, où son père avait exercé la médecine, où s'était éveillée sa vocation, qu'il était fier de représenter dans les Assemblées politiques, sa figure, noblement évoquée, dira aux générations qui viendront après nous l'affection touchante et la juste admiration que ses compatriotes avaient pour lui en même temps qu'elle leur rappellera le haut exemple de sa vie de grand savant et de grand citoyen.

Je suis heureux de pouvoir incliner devant elle le souvenir reconnaissant et l'hommage du Gouvernement de la République avec ceux de l'Université de France dont il fut l'un des maîtres les plus éminents et les plus aimés.

ODE A VICTOR CORNIL

DITE PAR M. BARBIER, DU THÉATRE DU CASINO DE VICHY

A VICTOR CORNIL

Il est beau d'enrichir la carte de la terre,
Et, Christophe Colomb d'une île solitaire,
D'arborer, fier navigateur,
Sur un bord ignoré, le plus sauvage même,
Le drapeau palpitant de la Patrie, emblème
Du Progrès civilisateur !

Il est beau de cingler au Nord — avec l'audace
D'arracher son énigme au Pôle, sphinx de glace
De son morne empire jaloux !
De découvrir dans l'infini quelque planète,
De fixer, d'assigner à l'errante comète,
L'heure exacte du rendez-vous !

Gloire à tous ces chercheurs ! De la science humaine,
Demain, vous les verrez élargir le domaine,
Faire la conquête des cieux !
Demain... Oh ! que l'Histoire à jamais les contemple !
Cependant, qu'elle accorde encor place en son temple
— Tout près de ces audacieux —

A ces autres chercheurs, savants dont la science,
Le pur génie est fait de longue patience,
D'amour, de généreux effort,
Préparant, dans la paix de leurs laboratoires,
Sans bruit et sans éclat, les futures victoires
Sur la Souffrance et sur la Mort !

S'ils ne vont pas siller aux mers à toutes voiles,
Ni glaner, dans le champ immense des étoiles,
Quelque pâle fleuron des nuits,
Leurs découvertes sont bienfaisantes, fécondes...
Ils explorent aussi des millions de mondes :
Ceux des infiniments petits !

Ils nous ont révélé, découvreurs inlassables,
Ces atomes vivants, êtres insaisissables,
Ces organismes destructeurs,
Qui pendant que la Vie exubère de sève,
Sont, conspirant contre elle et la minant sans trêve,
O Mort ! tes collaborateurs ;

Et, voyez-la : Déjà, la Mort, elle recule !
L'héroïque vaccin, celui-ci l'inocule...
Cet autre — mais, découvrons-nous ! —
Isolant un bacille, infime bactérie,
A l'aide d'un sérum vaincra la diphtérie !
L'un, c'est Pasteur ! l'autre, c'est Roux !

Et, maintenant, tu peux « Epervier des ténèbres ! »
Sur ce berceau poser, Croup, tes ailes funèbres !
L'élixir sublime est trouvé !
Refoule ta douleur, tes alarmes sont vaines,
Souris : Grâce au fluide injecté dans ses veines,
Ton fils, pauvre mère, est sauvé !

Pasteur ! Roux ! oh ! quels noms ! et bien d'autres encore !
— Et tu fus de ceux-là, dont la France s'honore,
Victor Cornil ! et c'est pourquoi
Ce bronze apothéose aujourd'hui ton image :
Glorification de la science, hommage
De ce vieux Cusset — fier de toi !

Tu fus de ceux dont l'Œuvre est à jamais bénie,
Et dont le généreux et bienfaisant génie
Mérite de l'Humanité !
Cornil ! tu combattis l'éternelle Souffrance !
Avec ces Gloires, les plus pures de la France,
Entre dans l'Immortalité !

Pierre VILLARD (de Cusset).

Instituteur à Autry-Issard (Allier).

BANQUET DE CUSSET

DU 18 SEPTEMBRE 1910

PRÉSIDÉ PAR M. LE MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

A L'ISSUE DE L'INAUGURATION

DE LA STATUE DU PROFESSEUR VICTOR CORNIL

TOAST DE M. CHALEIL

PRÉFET DE L'ALLIER

Messieurs,

« Avant que ce banquet ne s'achève, je veux rendre un solennel hommage au Docteur Cornil. Et, malgré que déjà tout ait été dit sur lui, je m'en voudrais de ne pas rappeler que Victor Cornil, le plus illustre de mes prédécesseurs, fut le premier Préfet républicain de la troisième République, dans le département de l'Allier ; de ne pas rappeler combien était grande sa foi républicaine et combien il sut être à la hauteur de la mission patriotique qui lui fut alors confiée. A tous ces titres je lui adresse mon pieux souvenir. »

Après avoir constaté l'accueil sympathique qui vient d'être fait au Grand Maître de l'Université, M. Chaleil salue le Ministre républicain et lève son verre en son honneur.

« C'est également, ajoute-t-il en terminant, le privilège heureux des Préfets de porter, dans des réunions comme celle-ci, la santé du Président de la République. Je bois donc à M. Fallières, à l'homme qui incarne avec tant d'éclat la France et la République et qui, infatigable, est allé, ces jours passés, assurer, de ses plus vives sympathies, les pionniers de l'air. »

(Le Progrès de l'Allier).

TOAST DE M. ROUX

MAIRE DE CUSSET

Monsieur le Ministre.

Je ne saurais vous dire combien, ici, nous sommes heureux et fiers de recevoir, à cette table, le représentant du Gouvernement en la personne de M. le Ministre de l'Instruction Publique.

La population si travailleuse de ce pays est tout entière acquise à la République qui peut tout attendre de son dévouement tant est vivace chez elle l'amour de la liberté et du progrès sous toutes ses formes.

Vous avez vu quel accueil elle vous a fait et combien le peuple de notre ville et de nos campagnes a manifesté de joie sur votre passage.

Nous voudrions, M. le Ministre, que de votre trop court séjour ici vous remportiez une excellente impression, car c'est de tout cœur que je lève mon verre à votre santé.

Comment n'aimerions-nous pas cette République alors qu'elle est représentée, parmi nous, par un Préfet dont on ne peut que louer la haute courtoisie et la grande valeur administrative.

M. Chaleil, que je salue très respectueusement, est le guide éclairé sur lequel nous tous, administrateurs

communaux, pouvons compter en toutes circonstances ; j'ajoute que ce n'est jamais en vain que nous faisons appel à son dévouement quand il s'agit de la défense des intérêts généraux ou locaux, quand il s'agit de travailler à la grandeur de la Patrie et de la République.

Mon excellent ami et très aimé sénateur Gacon m'en voudrait certainement et à juste titre, si je n'associais pas immédiatement, dans mon toast, le Président du Conseil Général à M. le Préfet de l'Allier.

Je salue aussi M. le professeur Chantemesse, qui, par son alliance, est devenu notre compatriote ; M. le professeur Arloing, qui est maintenant le plus illustre de nos concitoyens ; le Professeur Widal, de la Faculté de Médecine de Paris ; le Docteur Letulle, membre de l'Académie de Médecine ; le Docteur Coudray, secrétaire du Comité du Monument Cornil.

Je remercie bien sincèrement, d'avoir accepté l'invitation de la Municipalité de Cusset, tous les savants médecins de Paris ou d'ailleurs que l'inauguration de la statue de notre illustre concitoyen a amenés ici.

M. Messimy, député de la Seine, qui a bien voulu être des nôtres, ne me refusera pas, j'en suis certain, d'être auprès de Mme Cornil et de toute sa famille, l'interprète de la Municipalité et du Conseil Municipal de Cusset pour lui dire de nouveau que, malgré les luttes passées, nous n'en sommes pas moins des admirateurs du grand savant Victor Cornil.

Je lève mon verre, Messieurs, à M. le Recteur de l'Académie de Clermont-Ferrand dont la sollicitude pour notre Collège municipal ne s'est jamais démentie ; à M. l'Inspecteur d'Académie ; à mon vieil ami Lamoureux, député de Montluçon ; à mes collègues du Conseil Général et, tout particulièrement, à mon bon camarade Marcel Régnier, qui est un des vice-présidents ; à M. le Sous-Préfet de

l'arrondissement de Lapalisse ; à MM. les Conseillers d'Arrondissement ; à MM. les Fonctionnaires ; aux bienfaiteurs des pauvres de la Ville de Cusset : Mme Rocher-Favyé, M. François Sarailler ; à M. le Président du Tribunal de Commerce ; à M. Couband, qui accueille si aimablement tous ceux qui s'adressent à lui et qui a su faire de la Compagnie Fermière de Vichy une maison si hospitalière et si généreuse qu'ils sont légion ceux qui voudraient y rentrer ; à MM. les Maires du canton et des communes voisines et tout particulièrement à mon vieil ami Lasteyras, maire de Vichy, qu'une indisposition empêche d'être aujourd'hui avec nous ; à vous tous, enfin, Messieurs, qui avez bien voulu répondre à notre appel et qui êtes venus en foule pour acclamer, ici, la République d'abord, M. le Ministre de l'Instruction Publique ensuite et, enfin, le souvenir du Professeur Victor Cornil.

Vive la République !

Vive M. Doumergue, ministre de l'Instruction Publique !

TOAST DE M. GACON

SÉNATEUR, PRÉSIDENT DU CONSEIL GÉNÉRAL DE L'ALLIER

Monsieur le Ministre,

Messieurs.

Au nom du Conseil Général de l'Allier, je tiens à exprimer au Comité d'organisation de la cérémonie de ce jour les plus chaleureuses félicitations de notre Assemblée départementale.

Notre département est fier d'offrir l'hospitalité à M. le Ministre de l'Instruction Publique, à des membres éminents de l'Académie et des Facultés de Médecine, à une élite de savants et de penseurs.

M. le Ministre et Messieurs nos Hôtes soyez tous remerciés d'avoir bien voulu honorer de votre présence la fête de l'inauguration de la statue du Professeur Cornil.

Peu d'hommes étaient plus dignes de recevoir de ses compatriotes pareille preuve d'estime et de souvenir.

Le Bourbonnais n'a perdu la mémoire ni de son dévouement aux intérets du département, ni de son zèle pour le bien public, ni de son amour de la Patrie aux heures les plus graves. Et des voix autorisées nous ont rappelé, ce matin, quelle haute conception Cornil avait de

son rôle de médecin, quelle impulsion vigoureuse il avait donné aux études médicales et aux recherches scientifiques.

Peu de fêtes aussi étaient capables de nous réunir tous dans une plus parfaite communion de sentiments.

Célébrer ensemble les travaux d'un savant, quelle occasion serait plus belle de sentir vibrer à l'unisson tous les cœurs d'un pays! Pour évoquer la mémoire d'un tel homme, ceux que le caprice de la vie a jetés dans les voies les moins parallèles se rejoignent et se concentrent.

Entre eux s'efface la diversité des soucis quotidiens et des luttes politiques, les jalousies s'évanouissent, les discussions s'apaisent, l'ambition même se tait. Dernier miracle de la Science : entre gens assemblés pour rendre hommage à un savant, la camaraderie, l'amitié naît bientôt et dispense ses ordinaires bienfaits.

Preuve certaine, preuve décisive que la République — pour reprendre, en le contredisant, un mot célèbre — a besoin de savants.

Et, Messieurs, quel spectacle aussi est plus réconfortant ! Chaque jour, nous autres, pauvres hommes politiques que nous sommes, on nous accuse de créer, d'aviver des divisions intestines. Si grand que soit notre désir de concorde, il nous faut subir des reproches qui nous sont d'autant plus amers que nous les sentons moins fondés ! C'est pour nous une revanche et une joie que de trouver, en de semblables cérémonies, l'occasion de montrer à nos concitoyens qu'ils sont, en fait, bien plus unis qu'ils ne se l'imaginent eux-mêmes.

Disons-le bien haut, les Français se réconcilieront toujours dans le culte des savants et de la science.

Je salue avec respect la mémoire du Professeur Victor Cornil et j'adresse mes meilleurs sentiments de sympathie à notre ami, M. le député Messimy, qui représente ici si dignement la famille Cornil.

Je lève mon verre à M. le Ministre de l'Instruction Publique, un vieil ami de notre département. Je bois aux habitants de Cusset ; leur attitude dans cette journée mémorable, montre qu'ils ont le cœur haut placé. Je bois à tous nos hôtes. Je bois à la Science, émancipatrice des esprits et, dans l'ordre politique, mère de la Liberté !

TOAST DE M. LE DOCTEUR J. CORNILLON

VICE-PRÉSIDENT DU COMITÉ DES MONUMENTS VICTOR CORNIL

MONSIEUR LE MINISTRE.

MESSIEURS,

Tout a été dit sur le médecin, le professeur, le savant que fut Victor Cornil. Il me serait difficile d'ajouter une seule phrase à celles que vous avez entendues. Nos anciennes relations, notre vieille amitié ne pourraient me rappeler aucun fait saillant susceptible de rehausser le caractère imposant de la solennité de ce jour. Ma tâche se bornera donc à vous parler aussi sommairement que possible des travaux du Comité de souscription.

Un mois après la mort de Victor Cornil, un Comité composé de six membres (1) se constitua à Vichy. On s'y mit rapidement d'accord sur les moyens à employer pour élever, à Cusset même, un monument digne du maître que nous venions de perdre. Le seul qui parut praticable fut la souscription publique. En même temps qu'il se créait un Comité dans l'Allier, il s'en formait un autre à Paris. Le

(1) Ces six membres étaient M. le Docteur J. Cornillon, M. James Combe, M. A. Mallat, MM. les Docteurs Durand-Fardel, Nivière et Jardet.

but étant identique, la fusion s'opéra et bientôt ce double organisme n'en fut plus qu'un seul.

Dès que la souscription fut ouverte, les souscripteurs affluèrent. En moins de deux mois, Messieurs, nous recueillîmes plus de 8.000 francs, presqu'exclusivement en Bourbonnais. Si nous atteignîmes aussi rapidement ce chiffre. c'est que les Sociétés locales ne nous marchandèrent pas leur concours financier. L'Association Amicale des Anciens Elèves du Collège de Cusset fut une des premières à patronner notre œuvre et à encourager nos efforts. Dans sa réunion plénière de septembre 1908, elle mit, avec un noble désintéressement, la somme de 1.000 francs à notre disposition. C'était la moitié de ses ressources.

La Société des Sciences Médicales de Vichy, composée en grande partie des élèves et des admirateurs de Victor Cornil, nous alloua 500 francs. L'Association des Médecins de l'Allier, dont il était membre et dont il avait été le délégué près de l'Association Générale, vota aussi 500 francs. Malgré ses difficultés budgétaires, la Société des Sciences Médicales de Gannat nous accorda également 250 francs. Toujours prête à seconder les nobles aspirations et à favoriser les belles œuvres, la Compagnie Fermière des Eaux de Vichy versa 1.000 francs entre nos mains. En insérant dans ses colonnes nos listes de souscription, en les répandant dans le public, en multipliant les articles élogieux, la presse politique ou non, sans distinction d'école ou de parti, nous fut d'un grand secours.

Malgré le chiffre élevé des souscriptions collectives et individuelles, il est certain, Messieurs, que nous ne serions pas arrivés au résultat que nous avons obtenu sans le concours de puissantes influences.

L'acceptation, par M. le Président de la République de la présidence d'honneur de notre Comité lui imprima une vigoureuse impulsion. L'appui de son nom si universelle-

ment estimé et respecté était pour nous un gage de succès. A partir de ce moment-là, les hésitations cessèrent et les portes qui seraient restées fermées pour nous, s'ouvrirent à deux battants devant le chef de l'Etat.

Malgré les sollicitations nombreuses dont le Gouvernement est sans cesse assailli, il est certain qu'il ne se désintéresserait pas de l'avenir de notre souscription. Nos espérances n'ont pas été déçues. M. le Ministre de l'Instruction Publique, qui a pour les Arts la plus vive sollicitude, nous accorda gracieusement la somme de 3.500 francs; et, afin de donner plus d'éclat à la solennité d'aujourd'hui, il voulut bien en accepter la présidence effective.

Je lui en exprime ici toute notre reconnaissance.

En prenant la direction du Comité, M. le Président Loubet a été pour nous, Messieurs, un guide sûr et un fidèle soutien. Il connaissait Victor Cornil depuis sa prime jeunesse, il l'avait retrouvé au Sénat et avait pu apprécier son mérite et ses qualités morales. Malgré son âge avancé, M. Loubet présidait assidûment les séances du Comité et y donnait souvent son avis qui était toujours écouté. Constamment prêt à se rendre utile, il n'a pas craint ni les visites ni les démarches personnelles pour faire aboutir une œuvre à laquelle son nom restera attaché.

La statue du Professeur Victor Cornil, Messieurs, est maintenant complètement achevée et placée sur son piédestal dans cette bonne ville de Cusset, qui fut le berceau de sa famille et aussi le sien propre. Sculpté par un des plus grands artistes de Paris, M. Verlet, le Maître est représenté avec cette assurance et ce maintien qui lui étaient propres lorsqu'il avait à traiter des sujets sérieux. Confié à la vigilance des autorités locales, il sera pour les générations futures le symbole de la droiture, du talent et de l'honneur.

Messieurs, la mission du Comité est terminée à Cusset.

elle le sera prochainement à Paris. La souscription ouverte, il y a deux ans, par ses soins, est aujourd'hui close. Elle a produit 39.882 fr. 10. Les récépissés que nous avons adressés aux huit cent cinquante souscripteurs ne sauraient nous libérer de la dette de reconnaissance que nous avons contractée vis-à-vis d'eux.

Au nom du Comité de Souscription, je remercie cordialement tous les souscripteurs présents ou absents, étrangers ou français, toutes les Sociétés locales de l'empressement qu'ils ont mis à répondre à notre appel. Je remercie également la presse du concours bienveillant qu'elle nous a constamment prêté. Encore une fois merci, mille fois merci !

Je lève mon verre en l'honneur de notre vénéré président, M. le Président Loubet.

TOAST DE M. BLANC

PRÉSIDENT DE L'ASSOCIATION AMICALE DES ANCIENS ÉLÈVES

DU COLLÈGE DE CUSSET

— —

Monsieur le Ministre,

Messieurs,

En ma qualité de Président de l'Association Amicale des Anciens Élèves du Collège, je crois devoir apporter le modeste tribut de ma parole à l'apothéose d'aujourd'hui, pour constater la part d'honneur qui en rejaillit sur notre Association.

Comme l'a rappelé tout à l'heure, avec de touchants détails, une voix plus autorisée que la mienne, c'est à notre petit Collège que Cornil fit ses premières études. Il y resta pendant sept années. C'est là, de sept à quatorze ans, justement à cet âge où s'ouvre l'esprit, qu'il dut recevoir la premiere empreinte de sa brillante destinée.

Toute sa vie il se plut à évoquer le souvenir de cette période de son enfance. Quand se fonda notre Association Amicale, il en fut un des premiers adhérents et des plus zélés. Il présida notre premier banquet et il était encore au milieu de nous trois ans avant sa mort ; tous nos camarades se rappellent l'allocution émue qu'il prononça à

cette occasion et les sentiments de gratitude attendrie avec lesquels il parla de ses premiers maîtres.

C'est donc à la glorification d'un des nôtres que nous venons d'assister et vous comprendrez, Messieurs, combien nous en sommes fiers.

Doublement fiers, et de l'honneur rendu à la mémoire de notre illustre camarade et de la réalisation, au delà de toute espérance, d'un projet à l'exécution duquel notre Association a pris, dès les premiers jours, une part des plus actives. Mais nous n'oublions pas, Messieurs, que le grand succès de la fête d'aujourd'hui, c'est à votre présence à tous que nous le devons.

On vous a dit quelle avait été la popularité de Cornil. Il est bien certain que parmi les humbles de chez nous, pour qui anatomie et histologie pathologique restent des mots encore bien mystérieux, il devait à d'autres titres sa popularité ; il la devait, entre bien d'autres, à sa grande bonté d'âme et à la grande affabilité avec laquelle il accueillait tous ceux qui venaient faire appel à son savoir.

Sans doute ces titres étaient assez grands pour justifier aux yeux de ceux qui ne pouvaient apprécier les autres, l'éclatant hommage qu'on lui rend aujourd'hui. Mais il était bon que tous sachent que la solennité de ce matin avait pour objet mieux que la consécration d'une gloire locale et que l'homme qu'ils avaient admiré et aimé pour ses qualités d'âme était de ceux dont s'enorgueillit la France, voire l'humanité. Ce sera le résultat de votre présence parmi nous, Monsieur le Ministre, de la vôtre à tous, Messieurs, ce sera aussi celui des brillantes paroles que vous avez prononcées tout à l'heure.

Je vous remercie donc. au nom de notre Association. de l'hommage définitif que vous avez apporté à la mémoire de notre grand ami et président d'honneur et je lève mon verre, Messieurs, en votre honneur.

TOAST DE M. MESSIMY

DÉPUTÉ DE LA SEINE

Messieurs,

Jamais je n'ai plus fortement senti combien est lourd aux épaules d'un homme le devoir de porter la triple tradition de travail, d'honneur et de dévouement à la République que m'a légué mon beau-père, et que je veux transmettre intacte à mes enfants.

Pour la première fois de ma vie, peut-être, je regrette d'être, comme il l'était lui-même si profondément, imprégné de philosophie positive et matérialiste : car l'image est véritablement trop tentante de se le représenter se survivant à lui-même, assis en quelque empyrée, souriant de son fin et doux sourire et se réjouissant de l'admirable fête que lui donne, en ce jour, « sa petite patrie » de Cusset. Combien vif, profond et ému était l'attachement qui le liait à elle ! Sans doute, être originaire du Bourbonnais constituait pour lui la meilleure de toutes les recommandations. Mais son accueil se faisait doublement cordial et affectueux pour quiconque, petit ou puissant, pauvre ou riche, venait de ce coin de terre où des générations de Cornil, probes et simples, avaient peiné et travaillé, où son père était né, et où lui-même avait vu le jour.

Sa joie serait sans mélange de contempler tous ceux qui sont ici, et qui furent, pendant tant d'années, ses compagnons de lutte pour la cause républicaine, et de les retrouver tous, unis et groupés en son honneur, aussi bien ceux que des dissentiments passagers et locaux séparèrent de lui, que ceux qui lui restèrent fidèles, jusqu'à la fin de sa vie politique. Ma tâche, à moi qui parle, ici, au nom des siens est malaisée car je dois exprimer à tous la reconnaissance de la veuve et de la fille de Cornil, et je crains d'oublier quelques-uns de ceux qui furent parmi les meilleurs artisans de l'œuvre dont nous fêtons aujourd'hui la réussite éclatante.

Notre gratitude, tout d'abord, à Verlet par qui se perpétuera, dans sa chère ville de Cusset, l'image exacte de Cornil : de la pierre et du bronze il a tiré, non un banal monument de sous-préfecture, mais une œuvre vivante où se reconnaissent la main et le ciseau d'un grand artiste.

Merci, à vous, mon cher Coudray, qui fûtes à Paris la cheville ouvrière du Comité à qui nous devons ce monument.

Et, merci — un merci ému et profondément sincère — à celui qui fût, dans l'Allier, l'âme agissante de ce Comité : c'est à votre énergie, à votre vaillance, à votre finesse et à votre bonne humeur, mon cher Mallat, que nous devons le résultat magnifique obtenu, non sans peine au début. Mais vous vous êtes joué de toutes les difficultés et vous les avez, toutes, fait s'évanouir devant votre diplomatie et votre volonté.

A vous, mon cher Maire, qui, tout à l'heure, sous une forme si heureuse et si éloquente avez su exprimer les pensées de ceux qui furent, un temps, les adversaires de Cornil après avoir été ses amis politiques, mais qui toujours restèrent ses admirateurs; à tout le Conseil municipal de Cusset que je vois autour de moi et qui n'a rien mar-

chandé pour faire plus éclatante et plus solennelle cette fête de la République et de la Science ; à l'Association Amicale des Anciens Elèves de ce Collège où mon beau-père aimait à venir, chaque fois qu'il le pouvait, pour présider des distributions de prix ou pour assister à quelques fêtes, à quelques banquets, Merci !

Merci aux élus de l'Allier, à ceux dont on m'a fait lire, tout à l'heure, les lettres cordiales et charmantes, et qui n'ont pu venir, et plus encore, à ceux qui sont venus, comme Lamoureux, député d'hier, et comme Péronnet, hier encore votre représentant ; merci au Président du Conseil général, à Gacon, qui, avec une véritable grandeur d'âme, oublieux des dissentiments de ces dernières années, a pris la tête du grand mouvement d'opinion qui a amené l'érection du monument Cornil : notre bien sincère gratitude, mon cher sénateur, pour le bel exemple de civisme que vous avez ainsi donné, ne vous souvenant que de deux choses, des batailles que vous aviez livrées avec mon beau-père pour la bonne cause et de ce que, médecin comme lui, vous étiez, sur le terrain de la Science, son disciple et son élève.

Merci aussi, à vous, mon cher Régnier, hier encore représentant de cet arrondissement de Lapalisse dont Cornil fut le premier élu républicain. Mon merci, à votre égard, se voile de regrets, car je ne puis oublier que, sept années durant, vous avez été à la Chambre, mon voisin, mon camarade ; et je ne puis contempler votre place vide sans tristesse et — je le dis sincèrement parce que je vous ai vu à l'œuvre, — sans une surprise profonde dont je ne suis pas encore revenu.

Merci à la Compagnie Fermière de Vichy pour sa générosité et sa munificence.

Merci aux médecins de Vichy et de Cusset qui ont si largement contribué à l'érection du monument de leur

vieux Maître. Je voudrais vous citer tous, Messieurs, mais vous me pardonnerez pourtant si je vous synthétise en votre doyen, notre cher ami J. Cornillon, qui est un peu le père du monument que nous inaugurons aujourd'hui. C'était quelques jours, à peine, après la mort de mon beau-père ; J. Cornillon voulait, déjà, qu'une statue à son image se dressât sur une de vos places, et comme les objections se pressaient sur mes lèvres et que je le conjurais d'attendre des mois, des années peut-être avant de songer à grouper les bonnes volontés autour de la mémoire d'un savant qui fut aussi — quoiqu'on veuille — un homme politique discuté et combattu, J. Cornillon, devant Mallat qui l'approuvait, me répondit : « Laissez-nous faire, homme de peu de « foi. Le souvenir de Cornil est trop cher au pays qui eut « l'honneur de lui donner le jour pour qu'il ne s'unisse « pas tout entier afin d'honorer sa mémoire ».

Et, contre moi, les faits ont donné raison à ce praticien modeste et distingué tout à la fois, à cet ami de Cornil dans la bonne comme dans la mauvaise fortune, à ce bourbonnais fidèle qui a consacré, à l'histoire de sa terre natale, le plus clair des loisirs que lui laisse l'exercice de sa profession. Notre reconnaissance va aussi aux savants éminents, venus ici, apporter à Cornil un dernier témoignage d'affectueuse estime. Merci aux élèves devenus des maîtres à leur tour, qui se sont groupés aujourd'hui autour du monument de l'homme qui aima si passionnément l'enseignement de la médecine. J'exprime la profonde gratitude de ma femme, de mes enfants, de nous tous, à Arloing, à Widal, à Letulle dont les discours éloquents ont fait revivre mon beau-père, à Chantemesse, à Brault, à Legry, à mes amis Fernand Bezançon et Milian, à tous les médecins qui n'ont pas craint de s'arracher une journée à une profession terriblement tyrannique, et ont sacrifié à leur vieux professeur, des heures de leurs trop rares loisirs.

Enfin, merci à vous, mon cher Ministre, d'avoir été fidèle à la promesse que vous aviez faite au Comité, aux élus de l'Allier et à moi-même. Vous avez sans doute pensé à nous donner à tous un gage d'une amitié dont, pour ma part, je sens mieux le prix et la valeur à mesure que s'éloigne le temps où, pour la première fois, je m'assis, à la Chambre, à vos côtés.

Mais, permettez-moi de croire que si vous êtes ici, c'est surtout — et j'en éprouve une réelle fierté — pour honorer hautement la mémoire d'un homme qui fut — vous l'avez dit — un républicain de la première heure, mais qui surtout se donna à la science tout entier, qui, affranchi de tout dogme, n'eut d'autre religion et d'autre culte que celui de la médecine ; qui, exempt de toute ambition, ne mit jamais d'âpreté qu'à une chose : enrichir de quelques parcelles de savoir le patrimoine scientifique de l'humanité !

A vous tous, Messieurs, à vous particulièrement, mon cher Ministre, je lève mon verre.

Je le lève aussi, pour finir, en l'honneur de tous les braves gens qui ont envoyé au Comité, des souscriptions modestes et innombrables ; de tous ceux qui gardent en leur cœur le souvenir de leur compatriote disparu, de tous ceux qui venaient amicalement le consulter à Vichy ou, qui, le rencontrant au détour d'un chemin, demandaient un avis, un conseil à celui qu'ils n'appelaient pas « Monsieur le Sénateur », ni « Monsieur le Professeur », mais à qui ils donnaient simplement le nom de « Monsieur Victor » avec une affectueuse familiarité qu'il aimait.

Je bois aux innombrables amis modestes et inconnus de Cornil, à cette démocratie bourbonnaise à qui il était attaché par toutes les fibres profondes de son cœur charmant et généreux.

TOAST DE M. DOUMERGUE

MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

MESSIEURS,

« Quelques minutes nous séparent de l'heure du départ et, si brefs que soient ces instants, il faut bien que je dise combien m'ont touché et pénétré d'émotion les ovations de cette journée. Je ne saurais trop remercier tous ceux qui sont venus me convier pour présider cette cérémonie. J'y étais, du reste, disposé par l'amitié profonde qui m'unit à ceux qui m'ont invité. Aussi bien comme Ministre républicain que comme Ministre de l'Instruction publique, mon devoir était d'être aujourd'hui parmi vous pour louer la science dont nous sommes tous les tributaires et les admirateurs fervents. Comme Ministre de l'Instruction publique, devant ces Maîtres de la Science, il m'est agréable de dire que la France a le droit de s'enorgueillir de sa pépinière de savants, et qu'il est utile que l'on rappelle les services que ceux-ci ont rendus et rendent chaque jour à l'humanité. La France est toujours la Patrie du savoir, d'hommes généreux donnant leur temps sans compter à la science, ce qui attire sur eux l'admiration du monde entier. J'éprouve également une émotion profonde

comme républicain, à examiner le chemin parcouru depuis que Victor Cornil s'était lié avec Gambetta, et le développement qu'il a su donner, dans ces contrées, au programme politique du grand tribun. Nous sommes peut-être des acteurs trop près de ces événements et aussi trop passionnés pour pouvoir les juger avec justice et impartialité. D'autres, après nous, apprécieront mieux les bienfaits que nous devons aux fondateurs de la République, et les admireront. »

M. Doumergue signale, ensuite, les efforts des grands ouvriers de la première heure de la République dont Victor Cornil fut ; Cornil que l'on peut honorer, car nul n'a contesté et ne contestera la sincérité de son républicanisme.

« C'est un très grand honneur, poursuit M. Doumergue, pour ceux qui ont pris l'initiative de lui ériger un monument, d'avoir aussi bien réussi, alors surtout que certaines divisions étaient encore chaudes, un peu vives ; aussi, de ce fait, a surgi une atmosphère d'union et de sympathie, et surtout, en ce jour, il plane, ici, le souvenir des hommes qui, comme Victor Cornil, ont contribué à faire la France forte à l'intérieur et respectée à l'extérieur. La nation veut l'ordre et le progrès dans la paix et, au moment où de si larges évolutions se préparent, l'union de tous les républicains lui donnera dans l'avenir la force du passé. En terminant, je veux concrétiser mes sentiments, en buvant à la population de Cusset qui a donné depuis longtemps de si beaux exemples d'union et de solidarité. »

(Le Progrès de l'Allier).

INAUGURATION DU MONUMENT

DU PROFESSEUR

VICTOR CORNIL

A L'ÉCOLE PRATIQUE

DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

LE 5 MARS 1911

Sous la Présidence de M. A. FALLIÈRES

PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE

DISCOURS DE M. E. LOUBET

PRÉSIDENT DU COMITÉ DES MONUMENTS VICTOR CORNIL

Monsieur le Président de la République,

Le Comité qui s'était formé pour élever un monument à la mémoire du Professeur Cornil a été bien ambitieux lorsqu'il vous pria de vouloir bien venir en présider la cérémonie d'inauguration.

Il avait une excuse. Il connaissait de longue date l'intérêt que vous portez au développement de la science et à tous ceux qui consacrent leur existence à en élargir la frontière ; il connaissait votre sollicitude pour ceux qui cherchent à guérir ou à soulager ceux qui souffrent et à découvrir pour leurs semblables les règles d'une hygiène toujours meilleure.

Aussi notre Comité ne fut-il nullement surpris de vous voir répondre à son invitation avec votre bonne grâce accoutumée. Nous vous en sommes profondément reconnaissants.

Pour moi, je suis d'autant plus heureux d'avoir été appelé à présider le Comité que Cornil fut, pour moi, un ami très cher. Notre sympathie mutuelle était née alors qu'il était sur les bancs de l'Ecole de Médecine et que

j'étais à l'Ecole de Droit. Elle grandit, ensuite, quand nous nous retrouvâmes ensemble à la Chambre et au Sénat.

Cette cérémonie, Monsieur le Président de la République, nous est une occasion de vous témoigner notre sincère et respectueuse reconnaissance. Les collègues du grand professeur, ses élèves et ses amis, sa femme. Mme Veuve Cornil, que je salue, sa fille et son gendre. M. Messimy, qu'il eût été si heureux de voir appeler dans les conseils du Gouvernement, vous remercient.

DISCOURS

DE

M. LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE

Monsieur le Président,
Mesdames,
Messieurs,

En venant présider cette cérémonie, où est célébrée la mémoire d'un homme qui honora non seulement la médecine, mais la science tout entière, j'accomplis ce que je considère comme un devoir.

Ce devoir, d'ailleurs, m'est doux, car pour moi. aussi, Victor Cornil fut un ami. Ce sont des souvenirs de trente ans que vous venez d'évoquer devant moi, mon cher président. Vous et moi nous avons connu Victor Cornil, nous l'avons aimé, nous l'avons admiré.

Je suis heureux d'apporter mon hommage à sa mémoire. Je suis heureux également d'exprimer, en cette occasion, le témoignage de mon admiration et de ma reconnaissance à ses collègues et aussi à la Faculté de Médecine, à tout ce corps médical qui est une des gloires les plus pures de la France.

DISCOURS DE M. LE DOCTEUR COUDRAY

SECRÉTAIRE DU COMITÉ DES MONUMENTS VICTOR CORNIL

MONSIEUR LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE,

MADAME,

MESSIEURS,

L'œuvre de glorification de Cornil touche à sa fin ; la belle cérémonie d'aujourd'hui en marque le couronnement. Encouragée, dès la première heure, par la haute et particulière bienveillance de M. le Président de la République, guidée par l'autorité sûre de M. le Président Loubet, forte d'une sympathie unanime qui s'étendit au-delà des frontières, cette œuvre devait logiquement aboutir au résultat que vous savez, à un succès éclatant. Ma première parole doit être d'associer dans un même remerciement, dans un même sentiment de respectueuse gratitude, les deux chefs d'Etat éminents qui ont su, aussi, s'associer dans la reconnaissance du pays.

Déjà les obsèques de Cornil avaient donné lieu à une manifestation d'un caractère grandiose. Ce ne fut pas l'affluence distraitement banale qui accompagne, souvent, les hommes ayant occupé, en ce monde, une place de premier rang ; on y respirait une atmosphère chargée d'affec-

tions, d'émotions réelles et de sincères regrets. Les orateurs qui y prirent la parole n'eurent pas besoin d'user des artifices du langage ; ils surent, avec un rare bonheur, traduire les sentiments de tous. Personne n'a oublié leurs noms ; ce furent : le doyen Landouzy ; Chantemesse et Brault, les élèves de prédilection du Maître ; Chauffard, Kelsch et Malassez. Ces deux derniers, savants d'un mérite rare uni à un grand cœur, ont disparu à leur tour ; je salue respectueusement leur mémoire. Enfin, MM. Barthelat et Joseph Lefort vinrent dire la douleur de Cusset et du Bourbonnais.

Ce fut la « petite patrie » de Cornil, qui peu de temps après. décida d'élever un monument à la mémoire de celui qu'elle considérait comme le plus illustre de ses enfants. L'honneur de cette initiative appartient au Docteur Jean Cornillon (de Vichy), l'ami de toujours de Cornil, qu'un deuil récent empêche d'être ici ; je lui adresse avec nos regrets un affectueux merci. Cornillon rallia d'abord à son idée ses camarades de l'Association Amicale des Anciens Elèves du Collège de Cusset, l'illustre Arloing et M. Mallat qui, dans l'Allier, allait assumer la lourde tâche de mener à bien l'œuvre projetée, et vous savez comment il y réussit. Le Comité qui se forma avec eux et autour d'eux fit appel à la collaboration parisienne, et rapidement — tant était aimé et respecté le nom de Cornil — un imposant Comité fut constitué, dont M. le Président de la République voulut bien accepter la Présidence d'Honneur et M. le Président Loubet, la Présidence effective, qui ne fut, certes, pas une sinécure. Dans ce Comité, les gloires de la politique, avec MM. de Freycinet, Charles Dupuy, tinrent à cotoyer les gloires de la science et de la médecine : Chauveau, Lannelongue, Léon Labbé, Chatin, Landouzy, Arloing, Pozzi, Lucas-Championnière, Chantemesse, Bar, Chauffard, Widal, Letulle, Brault, etc., etc., et, parmi les

savants étrangers, Erlich, célèbre bien avant le 606, Chiari, de Strasbourg, Babès, Van Lair, etc.

Les hommes politiques de l'Allier avaient tenu à prêter leur concours, et avant tous MM. Gacon, sénateur et président du Conseil général, Roux, maire de Cusset, Régnier, député d'alors, etc., et enfin les autorités départementales.

La cérémonie de Cusset, le 18 septembre 1910, fut réellement impressionnante ; tous ceux qui en furent les témoins, en ont gardé un souvenir doux et réconfortant. Cornil jouissait dans l'Allier d'une popularité extrême. Ce jour-là, ce fut bien, en effet, le peuple qu'il avait tant aimé, le peuple dont il avait été *l'éducateur*, qui vint lui rendre son affection. Dans cet hommage, on associait aussi au nom du fils, M. Victor, comme on l'appelait familièrement, le souvenir du père, le Docteur Félix Cornil, médecin distingué et avant tout un grand homme de bien. La pompe gouvernementale, en cette journée de soleil riant, s'était mise à l'unisson de l'ambiance cordiale ; elle était d'ailleurs conduite par M. Doumergue, qui eut à la fois le sourire et l'éloquence des meilleurs jours. On entendit aussi les remarquables discours de MM. Mallat, Roux, Arloing, puis du Professeur Widal et du Docteur Letulle, deux des plus brillants élèves du Maître. La note locale qui ressortit surtout du discours de M. Roux et de l'allocution de M. Gacon, au banquet qui suivit l'inauguration, fut que la manifestation de Cusset avait été le signal d'une trêve des passions politiques. Ainsi, après sa disparition, comme durant sa vie, Cornil restait le génie bienfaisant de sa « petite patrie ». Il faut ajouter que le spectacle lui-même du monument créé par le prestigieux talent de Raoul Verlet — dont le suprême succès tout récent nous a été cher à tous — était bien fait pour exciter l'enthousiasme, s'il en eût été besoin.

Un vent de deuil a soufflé autour de l'œuvre ; nombre de ceux qui avaient contribué à des titres divers à sa réussite nous ont quittés. Aux nom de Kelsch et de Malassez il faut que j'en ajoute d'autres, trop nombreux hélas ; ce sont ceux de MM. Glachet, Bezançon père, des professeurs Raymond et Joffroy, Queyrel, Ernest Besnier, Saint-Yves, Ménard, Blache, Chantemille, Péronneau, Toupet.

A tous, j'adresse un souvenir ému et reconnaissant. Je dois un hommage spécial de sincères regrets à la mémoire de M. James Combe, de Cusset, qui, au début de notre œuvre, fut l'auxiliaire précieux de notre trésorier, l'aimable et dévoué M. Alcan.

Nous voici, maintenant, assemblés devant l'œuvre magnifique du grand artiste Paul Richer, qui fut le collègue de Cornil à l'Académie de Médecine et son ami. Mais pourquoi ce second monument, ont pu dire ou penser quelques-uns ? Le premier ne suffisait-il pas à la gloire de Cornil ?

Je ne veux pas scruter les mobiles de ce sentiment, ni examiner sa valeur. Me plaçant uniquement vis-à-vis des faits, je dirai que si les élèves de Cornil ont eu le pieux désir que le souvenir de celui qui fut le Maître par excellence demeurât vivant en ce lieu témoin de ses travaux et de son enseignement, c'est la force de l'affection, de l'estime et de l'admiration suscitées par sa haute et multiple personnalité qui fit de leur désir une réalité.

Messieurs, au nom du Comité, à tous les concours qui nous ont été prodigués, depuis la très généreuse participation de l'Etat, dont la présence ici de M. Dujardin-Beaumetz augmente encore le prix, jusqu'à la touchante obole de l'humble admirateur de Cornil, j'adresse mon remerciement ému et profondément reconnaissant. Ma gratitude s'adresse, enfin, à toutes les éminentes personnalités de la politique et de la science, aux représentants des

sociétés savantes, des corporations médicales et de la presse qui ont gracieusement répondu à notre appel.

Dire les mérites qui provoquèrent ces éclatantes manifestations en faveur de Cornil n'est pas mon rôle ; d'ailleurs l'affection particulière dont il m'honora rendrait cette tâche singulièrement délicate. Je ferai mieux en citant des paroles typiques dites par des bouches plus autorisées que la mienne. « Ce fut, dit Chantemesse, un précurseur dans la science, dans la politique, dans l'hygiène « sociale ». Avec Widal, avec le doyen Landouzy, j'ajoute qu'il fut aussi « un précurseur en matière pédagogique » et dans un instant M. Lucas-Championnière vous dira qu'il fut aussi un précurseur en journalisme médical.

Homme privé, c'est encore Chantemesse qui nous dit ce qu'il fut : « Fidèle à la tâche confiée, fidèle à ses « convictions, fidèle à ses amis ». Mais, messieurs, après tout cela nous devons être bien certains que Cornil fut réellement un homme peu ordinaire, et que si les honneurs qu'on lui rend sont grands, c'est qu'ils ont dû se hausser à sa taille.

On a beaucoup rappelé la physionomie fine et doucement souriante de Cornil, sa placidité légendaire, sa bonne humeur inaltérable. Il eut dès son enfance, nous a dit Arloing, à Cusset, ces heureux dons de la nature, mais il aimait à dire devant ses intimes que dans l'harmonieuse régularité de sa vie, qui lui permettait de suffire sans effort apparent aux écrasantes obligations de sa vie scientifique et sociale, une grande part revenait à l'admirable compagne, dont la tendresse fut toujours en éveil pour lui éviter le plus petit ennui. Vers cette noble femme qui vit aujourd'hui dans une retraite très digne avec la pensée constante et l'immuable culte du cher disparu, j'incline l'hommage de notre respectueuse sympathie. Notre pensée va, aussi, à la fille adorée de Cornil et à ses chers petits enfants, au

gendre particulièrement affectionné dont il avait prévu la brillante destinée politique.

Mais j'ai hâte de terminer.

M. le Doyen, au nom du Comité, je remets entre vos mains ce monument digne de Cornil, digne de l'artiste qui l'a exécuté. La sollicitude avec laquelle vous en avez surveillé la naissance, la part que vous avez prise à notre œuvre — et dont je vous remercie de tout cœur — nous sont de sûrs garants que ce dépôt sera gardé avec une vigilance toute affectueuse ; n'avez-vous pas tenu à vous proclamer, vous aussi, le disciple de Cornil ? La noble et sereine figure du Maître évoquera, parmi les jeunes générations d'étudiants, les qualités qui font les hommes utiles. et qui peuvent se résumer, comme la vie elle-même de Cornil, en ces trois mots : Science, Honneur, Patrie.

DISCOURS DE M. LANDOUZY

DOYEN DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

MONSIEUR LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE,
MADAME,
MESSIEURS.

Le Professeur Victor Cornil, à la mémoire de qui un pieux hommage d'amis et de disciples élève ce monument, a, pendant le demi-siècle qui vient de s'écouler, occupé, dans le monde savant, une des premières places.

Notre Université s'honore de l'avoir compté parmi ceux de ses Maîtres dont les travaux ont le plus illustré l'Ecole de Paris.

L'impulsion qu'il a donnée au mouvement scientifique de son époque, la trace profonde qu'il a laissée dans le domaine où son activité s'est spécialement exercée, attestent la vigueur de son esprit d'initiative, comme l'efficacité de son labeur. Il a été, en France, le véritable fondateur de l'Histologie pathologique.

L'heure était propice pour pareille instauration : les Maîtres de notre Faculté, dignes successeurs de Laënnec et de Dupuytren : Andral, Récamier, Cruveilhier, Rostan, Rayer, Piorry, en d'inimitables descriptions venaient de

fixer les lésions observables à l'œil nu : une ère nouvelle allait s'ouvrir, celle de l'Anatomie pathologique microscopique.

Cornil, inspiré par le génie de Virchow, eut l'honneur et le mérite d'importer chez nous la science nouvelle, d'en développer les méthodes, d'en faire fructifier les floraisons magnifiques sous le souffle vivifiant de sa foi ardente.

Aussi bien, ses qualités essentielles le prédestinaient-elles au rôle d'apôtre et de Maître qu'il remplit, sans bruit, sans effort, pendant plus de trente années.

Les tendances de son esprit curieux, ses aptitudes pour les manipulations techniques, l'inclinaient vers les travaux de laboratoire, alors peu en honneur.

D'autre part, la ténacité de son travail, l'ingéniosité de ses procédés de recherches, que son érudition infiniment étendue lui permettait d'appliquer aux sujets les plus variés ; la sûreté de son jugement épris de clarté et de précision ; son renoncement systématique aux hypothèses décevantes ; sa volonté de s'en tenir aux constatations rigoureuses, devaient, à son Œuvre toute de probité. toute de science avertie, assurer un caractère décisif.

Rapidement, dès ses débuts, Cornil avait affirmé sa maîtrise. Dès 1865, au sortir de l'Internat des hôpitaux, au retour d'un voyage d'études à Berlin. auprès de Virchow dont il demeura l'ami. il créait, avec Ranvier, le fameux petit laboratoire de la rue Christine, où se pressait notre génération studieuse. Nous voulions entendre l'enseignement nouveau, nous demandions à être initiés aux pratiques micrographiques. Il n'était pas facile de trouver place au laboratoire, la jeunesse courant toujours vers ceux qui vont de l'avant, et se donnent à elle. C'est que Cornil et Ranvier, suivant la noble pensée de Michelet. pratiquaient l'enseignement comme une forme de l'amitié.

La collaboration de nos jeunes Maîtres devait durer

quelques années seulement : Ranvier devenait préparateur de Claude Bernard, puis professeur au Collège de France, où ses travaux d'Histologie normale lui conquéraient rapide renommée.

Cornil, suivant la voie des Concours, entrait aux hôpitaux et à la Faculté, où toutes facilités lui étaient désormais offertes de s'adonner à l'Histologie pathologique.

Dès 1882, il succédait à Charcot : le fervent disciple allait continuer la méthode du Maître qui, par ses Leçons sur les Localisations dans les maladies du système nerveux, sur les maladies du foie, des voies biliaires, des reins, avait sur la chaire d'Anatomie pathologique jeté tant d'éclat.

Comme son prédécesseur, Cornil travaillait sans relâche.

Le matin, à l'hôpital, ses malades une fois visités, il allait à l'amphithéâtre où, lui-même, — avec quel soin minutieux, avec quelle attention avertie ! — il faisait les autopsies de son service.

L'après-midi trouvait Cornil au laboratoire. Il interrompait ses recherches personnelles seulement pour répondre à tous ceux qui, pour l'interprétation des choses difficiles, faisaient appel à son expérience.

Cornil était devenu le grand consultant en matière d'Anatomie pathologique ; ses avis avaient force de loi. Non, certes, que le Maître fit montre de hauteur, dogmatisât et imposât le moins du monde ses vues. Sa compétence universellement reconnue était la seule raison de son autorité. Avec une parfaite bonne grâce, avec une aménité toute naturelle, il examinait longuement les préparations qui lui étaient apportées. Au besoin, si le cas était épineux, Cornil cherchait, dans ses riches collections, les coupes qui pourraient éclairer le litige. Jamais interlocuteur ne quitta le Maître sans avoir, en plus d'un accueil bienveillant, trouvé réponse au problème posé.

C'est que Cornil avait, au plus haut degré, le goût et le don de l'enseignement.

En dehors de ses cours magistraux, minutieusement préparés, il aimait, à l'amphithéâtre, comme au laboratoire, à retenir les élèves en de familières leçons de choses. Sa parole, plutôt un peu lente, ne visait ni à la recherche, ni à l'effet ; elle était de celles qu'aimait Montaigne « simple, telle sur le papier qu'à la bouche ». Qu'il écrivit ou qu'il parlât, son seul souci était de traduire fidèlement les images qu'il avait sous les yeux.

La netteté, le lumineux de ses démonstrations étaient, du reste, admirablement aidés par un vrai talent de dessinateur. Sans rappeler les figures, les dessins, les aquarelles, d'un tour si joliment artistique qui illustrent et commentent la plupart de ses publications, Cornil, en quelques coups de crayon, de fusain ou de craie, excellait à dissocier, à disséquer, puis à rassembler les éléments d'un tissu malade.

L'incomparable éducateur qu'était Cornil, voulait que par l'œil passât toute compréhension ; il voulait que toutes choses, non imaginées, mais vues, ce qu'on appelle vues. frappassent la rétine avant de forcer l'entendement et de pénétrer l'esprit.

L'enseignement du Maître, toujours en quête de démonstrations, n'était que l'application de la maxime de Condillac : « *Nihil est in intellectu, quod prius non fuerit in sensu* ».

Cornil, homme de progrès, avait la notion très juste de ce qu'il était nécessaire de rénover dans les Etudes médicales ; il estimait qu'elles sont, comme la Science de la Vie et de la Mort, en perpétuel devenir.

Partisan, dès la première heure, des doctrines pastoriennes, il crée, de toutes pièces, dans son laboratoire de la Faculté, un cours de Bactériologie auquel participent

ses meilleurs lieutenants devenus, aujourd'hui, Maîtres à leur tour.

De même, il organise un enseignement pratique de l'Anatomie pathologique auquel collaborent des disciples, qui, tous, se sont fait un nom : Gombault, Brault, Maurice Letulle, Legry, Coudray, Renée Marie, etc.

Sa méthode de travail était peu compliquée : il examinait les pièces anatomiques, d'abord microscopiquement, ne laissant rien échapper des particularités dignes d'intérêt ; puis, il faisait des coupes bien repérées, relevant avec une minutie extrême tous les détails histologiques que sa perspicacité savait découvrir.

C'est ainsi que, de ses innombrables observations sur des pièces provenant d'autopsies, d'expérimentations, d'interventions chirurgicales, et qui constituent une documentation analytique sans égale, il cherchait, par un rapprochement logique de faits similaires, à dépister l'enchaînement des phénomènes biologiques, puis à déterminer la genèse et l'évolution des séquelles des maladies.

Pareils travaux d'Anatomie pathologique tissulaire et cellulaire, marquaient, sur le chemin de l'Humorisme, l'étape nécessaire. Pareilles études nous amenaient au Vitalisme moderne, bien différent de celui de Stahl : à un vitalisme histo-physiologique, qui ne subordonne plus les réactions de la cellule et de l'économie, à une force indépendante de l'organisme, mais au dynamisme même de la matière vivante.

L'Œuvre de Cornil est considérable ! Quels sujets de Pathologie, d'Anatomie et de Physiologie pathologiques n'a-t-il pas abordés pour en éclairer, toujours, quelque côté ! Citer la liste de ses travaux serait impossible ici. Ses Mémoires sur la Syphilis, sur les Néphrites et sur le Cancer sont restés classiques : il en est de même du magnifique ouvrage sur la Phtisie fait avec Hérard, glorieux Nestor de

la Clinique française. Le Traité des Bactéries, que Cornil publia avec Babès, fit également époque.

Son Manuel d'Histologie normale et pathologique, en collaboration avec Ranvier, fut, pour nos générations, comme la Bible scientifique des temps nouveaux, sans cesse consultée par tous les chercheurs en quête d'enseignements précis. Il y a quelques années, le Maître, avec ses plus chers disciples, faisait à son Livre de prédilection les additions nécessitées par les dernières acquisitions de l'Histologie. L'ouvrage n'est pas terminé que, déjà, son succès est consacré par l'accueil qu'il reçoit partout, en France et à l'étranger.

Pour médecin sagace, pour observateur avisé qu'il fût et demeurât toujours, Cornil ne se contenta point — suivant l'expression de Claude Bernard — d'écouter la Nature ; il la forçait de parler, en expérimentant.

Avec Paul Carnot, Chaput, il étudie les divers processus de destruction et de réparation des muqueuses ; avec Coudray, la régénération des tissus osseux et médullaire.

De même, il en appela fréquemment à la Pathologie comparée pour ses recherches sur les Tumeurs.

Son dernier travail, publié en commun avec le Professeur Gabriel Petit, d'Alfort, sur les tumeurs mammaires, et qu'il écrivit presque sur son lit de mort, apportait une riche moisson de faits des plus suggestifs pour l'étude des lésions glandulaires dans la série animale.

Le nom de Cornil rayonnait bien au-delà de nos frontières. Tous ceux d'entre nous qui sont allés à l'étranger ont pu voir, dans l'ancien comme dans le nouveau monde, en quelle singulière estime était tenu le grand anatomo-pathologiste français.

Dans cette existence, pourtant si remplie, Cornil — je me plais à le redire ici — réservait, à d'autres tâches et à d'autres devoirs, une part de sa patiente activité.



Le monument du Professeur

Victor CORNIL

à l'Ecole pratique de la Faculté de Médecine de Paris

Entré jeune dans la Politique, par l'amitié qui, en même temps que Lannelongue, l'unissait à Gambetta, il put, en pleine maturité, comme député, puis comme sénateur, mettre ses connaissances spéciales et son expérience scientifique au service des questions intéressant l'Hygiène publique, l'Enseignement, comme l'Exercice de la Médecine et de la Pharmacie.

Je ne saurais trop rappeler que l'intervention parlementaire la plus importante de Cornil, fut, dans la Chambre Haute — dont alors, Monsieur le Président de la République, vous conduisiez les travaux — sa participation efficace, comme Rapporteur, à l'étude de la Loi de 1902 sur la protection de la santé publique.

L'élaboration en fut épineuse, — elle dura vingt années ! — Cornil ne recula devant aucun effort pour la voir réussir. Ces labeurs, dépensés par le Maître, pour faire aboutir la loi de salut public ne sont pas un de ses moindres titres scientifiques. La Faculté de Médecine de Paris devait, en ce jour encore, répéter que Victor Cornil, avec Paul Brouardel, travailla le mieux à doter la France d'une charte sanitaire.

Tel fut le savant, tel fut le médecin, tel fut l'éducateur et l'homme de bien dont nous saluons aujourd'hui l'image avec respect et reconnaissance.

L'artiste éminent qui a reproduit les traits de Cornil a, merveilleusement, dans le marbre, fait revivre l'expression associée de fermeté et de douceur, qui faisait le charme de sa physionomie et marquait la double caractéristique de sa personnalité.

Il a, également, de façon sobre, mais hautement expressive, symbolisé toute l'Œuvre du Maître :

D'un côté, ce corps humain, décharné par la maladie, que, patiemment, scrutait Cornil pour lui arracher le secret, non du pourquoi, mais du comment de la Mort ;

D'un autre côté, et par contraste, la Vérité, rayonnante de jeunesse et de beauté, éternel objet, éternel idéal des labeurs du Savant !

On ne pouvait mieux synthétiser les qualités et l'Œuvre de Cornil. On ne pouvait, non plus, situer ce monument de façon plus évocatrice, en cette Ecole Pratique, au-dessous même du Laboratoire où le Maître vivait, après les heures passées au foyer familial, le meilleur de son existence.

Pour les générations nouvelles, qui, n'ayant connu ni le Professeur, ni le Savant, demain, passeront devant cette noble figure, ce monument, évoquant le souvenir d'une vie toute consacrée à la Science, à la Médecine et au Bien public, demeurera un exemple et une leçon.

DISCOURS DE M. LE PROFESSEUR GARIEL

VICE-PRÉSIDENT

DU CONSEIL SUPÉRIEUR D'HYGIÈNE PUBLIQUE DE FRANCE

Monsieur le Président,

Madame,

Messieurs,

Depuis 1889 jusqu'à sa mort, Cornil a fait partie du Comité consultatif d'hygiène publique de France où, lorsqu'il prenait la parole, il était écouté avec une respectueuse déférence que justifiaient tant sa situation scientifique que les connaissances spéciales qu'il possédait ; cette longue collaboration suffisait pour expliquer que le Conseil supérieur d'hygiène publique de France, qui a remplacé le Comité consultatif, ait tenu à venir apporter son hommage dans cette solennité.

Mais ce n'est pas seulement dans cette Assemblée que Cornil s'est intéressé aux questions qui se rapportent à la santé publique et qu'il a contribué aux progrès accomplis ; il a été, il n'est que juste de le reconnaître, un des défenseurs les plus ardents de l'hygiène dans le Parlement, et avec Brouardel, son ami, il a grandement aidé à faire regagner à notre pays l'avance que, à ce point de vue, avaient prise diverses nations.

Dans deux circonstances, particulièrement, où se trouvaient en jeu, d'une part une question locale, mais d'une importance capitale, de l'autre une question d'ordre absolument général, Cornil fit entendre au Sénat, comme rapporteur, une voix autorisée et entraîna le vote de deux lois dont vous me permettrez de dire quelques mots.

Deux questions également capitales et dont la solution présente le plus souvent de grandes difficultés doivent être résolues pour assurer, à une grande ville, des conditions sanitaires satisfaisantes, telles qu'on a le droit de les exiger à l'époque actuelle : l'approvisionnement en eau potable et l'évacuation des matières usées.

Sur le premier point, en 1894, la ville de Paris se trouvait, depuis un certain temps déjà, dans d'assez bonnes conditions, non, cependant, qu'il n'y eut à faire certaines restrictions. Mais, la solution du problème avait été indiquée et, seules, des questions budgétaires en avaient retardé la solution. Cornil n'eut à s'en occuper que d'une manière accessoire ; son intervention se borna à rappeler succinctement le but à atteindre et à montrer que le projet de loi soumis au Sénat aurait pour effet certain d'améliorer les conditions existantes ; il fit adopter le projet de loi qui autorisait la ville de Paris à dépenser une somme de 50 millions pour améliorer et compléter la distribution d'eau.

Mais, c'est sur le second point que Cornil s'étendit, surtout, dans le rapport très documenté qu'il présenta au Sénat. Il signala d'abord que Belgrand avait indiqué la solution d'une partie du problème de l'assainissement de Paris par le plan d'ensemble qu'il avait conçu pour les égouts dont la réfection et la construction, commencées dès longtemps, se continuaient dans des conditions satisfaisantes ; mais ces égouts, qui avaient pour effet d'éloigner des habitations une grande partie des eaux usées, avaient leur débouché dans la Seine, dont peu à peu les

eaux s'étaient trouvées polluées de telle sorte que les riverains, jusqu'à une grande distance en aval, se plaignaient, non sans raison, n'admettant pas qu'ils eussent à souffrir de réels dommages par le fait de la capitale.

La question de l'assainissement de la ville n'était pas, d'ailleurs, complètement résolue, car rien n'était changé relativement aux matières de vidange pour lesquelles on était encore réduit soit à l'usage des fosses d'aisance, dont l'un des inconvénients, et non le moindre, était la contamination du sous-sol et de la nappe souterraine par suite de leur non étanchéité, soit à l'emploi des tinettes mobiles qui n'étaient pas sans présenter d'autres inconvénients également sérieux.

Cornil rappelle, dans son rapport, que le problème avait été sérieusement étudié par les ingénieurs de la ville et que, dès 1867, Mille et Durand-Claye avaient montré, à Clichy, que l'épandage des eaux d'égouts, sur un sol convenablement choisi, permet d'en assurer l'épuration et que ces eaux peuvent même être utilisées très avantageusement au point de vue agricole. Les résultats pouvaient être absolument satisfaisants, même si les eaux contiennent des matières de vidange.

Aussi, put-on concevoir, dès cette époque, un vaste ensemble, un système qui fut désigné sous le nom du « tout-à-l'égout » et qui consistait, dans ses grandes lignes, dans l'établissement d'un réseau étendu et complet d'égouts étanches, recevant de toutes les maisons les eaux usées et les matières de vidange, égouts aboutissant à un ou plusieurs collecteurs qui, après un parcours plus ou moins long, amenaient ces eaux sur des terrains capables, par leur constitution géologique, de les épurer ou pouvant être utilisés, au besoin, pour des cultures convenablement choisies.

Ce système présente les avantages suivants : il éloigne

des habitations, le plus rapidement possible, les eaux usées et les matières de vidange, condition éminemment favorable au point de vue de l'hygiène ; il ne permet le rejet à la rivière de ces eaux qu'après qu'elles ont subi une épuration complète. Enfin, et Cornil insiste sur ce point, ce système permet l'utilisation pour l'agriculture de matières fertilisantes qui étaient perdues par leur déversement dans la rivière.

Nous n'avons pas à retracer ici l'historique de la question; nous dirons seulement que le projet définitif, adopté par le Conseil Municipal en 1880, ne reçut qu'en janvier 1888 l'approbation de la Chambre, et que, la même année, au Sénat, il fut envoyé à une Commission qui chargea son président, Cornil, de lui présenter un rapport dont j'ai extrait les indications sommaires qui précèdent.

Après avoir rappelé les résultats satisfaisants obtenus à Clichy d'abord, puis, sur une plus grande échelle, à Gennevilliers, Cornil signale l'application en grand du système du « tout-à-l'égout », faite à Berlin où, avec une Commission spéciale, il alla faire une enquête qui le confirma dans l'opinion favorable qu'il avait de ce système.

Il n'oublie pas de mentionner les objections qui étaient faites alors et montre qu'elles ne sont pas fondées. L'une des plus importantes était celle qui niait que le passage des eaux usées à travers le sol, fût-il convenablement choisi, pût amener la disparition de tous les microbres pathologiques dont la présence constitue un danger réel.

Il répondit victorieusement à cette objection d'une manière que peu de rapporteurs dans le Parlement eussent pu employer : il étudia expérimentalement la question dans son laboratoire avec l'aide de ses élèves, Chantemesse et Widal. Il remplit un tuyau en poterie de terre prise à Gennevilliers, sur une épaisseur égale à celle de la couche en place. Il fit arriver de l'eau à la surface, sur laquelle

il avait semé préalablement des germes pathogènes de diverses espèces : il vérifia que l'eau recueillie à la partie inférieure ne contenait plus aucun germe.

Le rapport de Cornil, les explications complémentaires qu'il fournit lors de la discussion, entraînèrent la conviction du Sénat, qui émit un vote favorable.

Plus importante encore fut l'intervention de Cornil lors du dépôt du projet de loi sur la protection de la santé publique.

Ce n'était pas la première fois que des questions de cet ordre étaient soulevées devant le Parlement. Déjà, en 1881. Liouville avait présenté un projet de loi sur la vaccination obligatoire, dont l'adoption eut fait disparaître, dès cette époque, non seulement la mortalité par la variole, mais la variole elle-même, ainsi que cela s'était produit dans d'autres pays.

Un projet de loi plus étendu, plus complet, avait été déposé à la Chambre par M. Siegfried, en 1886, et avait donné lieu à un rapport approbatif de Chamberland, rapport qui, malheureusement, ne fut pas discuté : le projet devint caduc.

La question fut reprise en 1892 et le docteur Langlet déposa, en 1893, un rapport dont les conclusions favorables furent acceptées. Mais ce n'est qu'en 1895 que le Sénat fut saisi de cette proposition. Cornil, nommé rapporteur de la Commission chargée d'étudier le projet de loi, se mit au travail sans tarder et il présenta son rapport au mois de décembre de la même année.

Là, encore, le rapport constitue une œuvre capitale dans laquelle sont mises nettement en évidence et l'utilité de la loi et l'indication des résultats favorables qu'on peut espérer de son application. Cornil insiste d'abord sur ce que si, partout et toujours, la protection de la santé publique doit être un des premiers soucis des Gouvernements,

il doit en être surtout ainsi dans les pays qui, comme la France, ont une faible natalité. Ne pouvant agir efficacement sur celle-ci, dont la décroissance entraîne fatalement une diminution de la population, diminution dont les conséquences sont d'une gravité extrême, il faut au moins diminuer la mortalité dans la mesure où cela est possible et il n'est pas douteux que l'on peut atteindre ce résultat, car, on l'a dit, il est des maladies évitables et les pouvoirs publics ont le droit, le devoir même de prendre les mesures nécessaires pour que celles-ci soient évitées.

Après avoir mis en évidence l'utilité du projet de loi présenté, Cornil commente les diverses parties en les approuvant d'une manière générale, mais en proposant certaines modifications et même certaines additions.

Il ne nous est pas possible de suivre dans ses détails le rapport de Cornil, cela même ne nous paraît pas utile, la loi du 15 février 1902 sur la protection de la santé publique étant connue de tous ceux qui, à un titre quelconque, ont à s'occuper de l'hygiène. Nous croyons seulement devoir insister sur une disposition dont Cornil avait montré la grande importance et qui, malheureusement, ne fut pas maintenue dans le texte définitif.

Nous voulons parler de l'organisation d'une inspection sanitaire, chargée, non seulement de surveiller l'application de la loi, mais encore et surtout de servir de conseil technique auprès des Préfets qui, sauf de rares exceptions, n'ont aucune compétence en ces matières ; de renseigner les Maires, les Conseils municipaux sur l'utilité, la nécessité de travaux à exécuter, de mesures utiles à prendre au point de vue de la conservation de la santé.

Cornil ne dissimule pas que cette organisation coûtera cher à l'Etat, car les employés de l'inspection, dit-il, doivent être nommés par l'Etat et rester dans les mains de l'Etat ; aussi, tout en cherchant à réduire les dépenses au

minimum, il maintient la nécessité de cette organisation.

On sait que cette disposition n'a pas été conservée dans le texte définitif de la loi, pour éviter que de nouvelles charges incombent à l'Etat, oubliant que, comme l'a dit Rochard, toute dépense faite en vue de l'hygiène est amplement récupérée par les résultats obtenus.

La loi de 1902 n'a pas encore donné tous les résultats favorables qu'on était en droit d'en attendre ; il nous paraît probable que cela tient, au moins en partie, à l'absence de ce corps d'inspecteurs sanitaires dont Cornil avait si complètement mis en évidence, dans son rapport, l'utilité, je dirai même la nécessité.

Je pense, par cet exposé rapide des deux grandes questions intéressant l'hygiène auxquelles Cornil a attaché son nom, avoir pleinement justifié l'importance que le Conseil supérieur d'hygiène publique de France attachait à se faire représenter dans cette solennité pour y apporter son hommage à un homme qui, comme savant et surtout comme membre du Parlement, a joué un rôle important dans le développement et les progrès de l'hygiène dont de plus en plus, chaque jour, l'importance s'accroît et qui doit attirer, au plus haut degré, l'attention des pouvoirs publics qui, surtout dans un Gouvernement démocratique, doivent tenir à honneur de prendre toutes les mesures capables de protéger la santé publique.

DISCOURS DE M. LUCAS-CHAMPIONNIÈRE

PRÉSIDENT DE L'ASSOCIATION DE LA PRESSE MÉDICALE

Monsieur le Président,

Madame,

Messieurs,

Cornil fut un patriote, un savant, un professeur d'une telle envergure que j'ajouterais bien peu à son apothéose si je vous parlais longtemps de lui comme journaliste.

Comme Président de l' « Association de la Presse médicale », je suis là plutôt pour lui témoigner notre reconnaissance de ce qu'il a bien voulu être des nôtres, nous présider et nous guider pendant longtemps.

Il était entré dans le journalisme médical en héritant de son beau-père, le docteur Caffe, qui a laissé dans la profession un souvenir si précieux. Estimant très haut les devoirs, la dignité et l'importance technique des journaux médicaux, il avait, le premier, essayé de nous grouper en une Association pouvant utilement veiller à la moralité de la profession et à la défense de nos droits.

Fidèle aux mêmes idées, Cornil les développa avec toute l'autorité du Savant et de l'homme de bien et, depuis le jour de son arrivée parmi nous, il n'a cessé d'y jouer un rôle actif.

Dès la première heure, il fut désigné parmi les Directeurs de notre Association. Il ne ménagea, pour nos intérêts, ni son temps, ni sa peine, ni la légitime influence qu'il exerçait. Puis, lorsque survinrent pour nous des difficultés particulières, des litiges, il fut l'arbitre naturel, toujours accepté, dont les décisions ne pouvaient être contestées.

Nous lui sommes tout particulièrement reconnaissants du rôle qu'il a voulu jouer parmi nous, parce que sa présence donnait une démonstration vivante de l'importance éducatrice que l'on doit attacher à la presse médicale. Il voulait, en effet, bien affirmer que l'on oublie trop, aujourd'hui, que l'enseignement et l'exemple sont aux mains de cette puissante corporation, sans laquelle l'enseignement risquerait de ne pas dépasser les murs des amphithéâtres.

Ce fut pour nous tous un grand bien que la démonstration de cette vérité vint, précisément, du Professeur, attentivement suivi dans toutes ses manifestations professorales, écouté dans sa chaire, entouré d'un monde de savants élevés dans son laboratoire.

Il admettait bien que, lorsque l'exemple du laboratoire avait été donné et lorsque la leçon avait été faite, la moitié seulement de l'œuvre était accomplie. L'autre moitié devait être confiée à une presse médicale active, sincère, fidèle, attachée à cette fidélité et à cette sincérité par un sentiment profond du devoir professionnel. Pendant toute sa vie de journaliste, il en a donné le conseil et l'exemple constant.

Ce sont ces convictions, adoptées par les membres de notre profession travaillant avec ardeur à appliquer ce programme et à justifier un si noble patronage, qui ont permis à un représentant de la presse médicale de prendre part à cette cérémonie, destinée surtout à célébrer le Professeur.

Je suis particulièrement heureux d'avoir été choisi par

mes collègues, pour apporter ici le souvenir des journalistes médicaux. Une ancienne amitié m'avait permis de connaître Cornil mieux que la plupart d'entr'eux. Aussi, parce que je le connaissais bien, je suis certain, tout en faisant son éloge, de ne pas manquer à la sincérité qu'il aimait, car personne ne pourra, en quelques mots, dire tout le mérite du grand homme de bien et du savant que ce monument doit rappeler en exemple aux générations futures.

DISCOURS DE M. BAYET

DIRECTEUR DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR AU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

Monsieur le Président de la République,
Mesdames,
Messieurs,

M. le Ministre de l'Instruction Publique m'a fait l'honneur de me charger de le représenter et de l'associer aux hommages rendus à la mémoire de l'homme qui, pendant plus de quarante ans — de 1866 à 1907 — chef de clinique. agrégé, chef de laboratoire, professeur, membre de l'Académie de Médecine, de toute son intelligence, de toutes ses forces, de tout son talent. a bien servi la science et l'Université.

Ce que fut l'œuvre de Cornil. ceux qui m'ont précédé l'ont dit avec l'autorité qui qui s'attache à leur nom et à leurs travaux. Il me suffira de rappeler, après eux, ce qui en est le caractère dominant. Cornil fut un des premiers à comprendre jusqu'à quel point l'observation clinique, qui est la condition essentielle des études médicales, doit toujours s'appuyer sur les patientes recherches du laboratoire. Ainsi que le faisait remarquer M. le Doyen de la

Faculté de Médecine, ses journées se partageaient entre l'hôpital et le laboratoire, et c'est là, penché sur le microscope, qu'il est devenu le savant, le maître, qu'il a étendu et renouvelé le domaine de l'anatomie pathologique et, par là même, travaillé avec tant d'éclat aux progrès de la médecine.

Il fut, aussi, professeur dans l'âme. Avant même d'avoir accès à l'enseignement public, avec son ami et collaborateur Ranvier, il était déjà un volontaire de l'enseignement médical. Il est de ceux qui ont goûté dans toute sa plénitude cette joie si intense de grouper autour de soi des disciples, de les pénétrer de ses idées, de développer en eux l'esprit critique, le goût de l'observation, de les associer à ses recherches, de les guider dans leurs travaux, d'applaudir à leur succès. Sa parole était simple, familière, lente, mais toute illuminée d'ordre et de clarté. Il introduisait dans ses leçons, sans en altérer la vigoureuse sévérité scientifique, ce sentiment esthétique qui était très vif chez lui et qui s'affirmait dans l'élégante précision de ses croquis, de ses dessins et de ses aquarelles.

Si dévoué qu'il fut à la Science, Cornil n'était pas de ceux qui pensent que le savant peut s'enfermer dans son cabinet comme dans une tour d'ivoire et s'isoler de la foule. Passionnément épris de sa petite patrie, dès avant la guerre il faisait partie du Conseil Général de l'Allier, que, dans la suite, il présida pendant vingt-cinq ans. Hardiment, il accepta même de se présenter, au déclin de l'Empire, comme candidat de l'opposition aux élections législatives. Ami de l'homme en qui s'incarna l'âme héroïque de la France, Cornil partageait la foi républicaine comme la foi patriotique de Gambetta. Au lendemain du 4 Septembre, il accepta d'être Préfet de l'Allier et, pendant la tourmente, de sacrifier ses études à l'intérêt public immédiat. Plus tard, en 1876, il fut élu député, il le resta jusqu'en 1882,

mais, lorsqu'il fut nommé professeur à la Faculté de Médecine, il renonça à son mandat. En 1885, il entra au Sénat.

Si je rappelle ici ces souvenirs, dans l'enceinte de la Faculté de Médecine, devant le monument élevé au Professeur et au Savant, c'est que les longues années que Cornil passa au Parlement ne modifièrent point l'unité magistrale de sa vie. Son activité politique fut comme le prolongement de son activité scientifique ; à la Chambre et au Sénat, il fut avant tout le représentant des grands intérêts auxquels, depuis sa jeunesse, il avait consacré toutes ses forces et toute son intelligence, il fut le rapporteur de la loi sur l'exercice de la médecine, de la loi sur la protection de la santé publique. Il apportait dans ces débats une autorité que nul ne pouvait contester et ses laborieuses et fécondes études se traduisaient dans la vie publique en actes décisifs dont le pays tout entier était appelé à bénéficier.

Qu'il me soit permis de rappeler aussi les services qu'il a rendus à l'Administration du Ministère de l'Instruction Publique. Membre du Comité Consultatif de l'Enseignement Supérieur depuis 1890, il contribuait à ses délibérations avec son esprit d'ordre et de mesure, avec sa profonde expérience des hommes et des choses.

Telle a été cette vie très simple, très laborieuse, très digne. Sous des formes d'activité diverses, elle a été dirigée par une même pensée que lui-même, en 1904, au déclin de ses jours, a tenu à définir : « J'ai toujours eu pour idéal et pour seule foi le progrès sous toutes ses formes, scientifique, politique et social ». Parce qu'il est resté fidèle à cet idéal, vous avez tenu à ce que ce monument se dressât dans la Faculté où il avait vécu et travaillé. La Vérité, qu'il a si opiniâtrement poursuivie, la Vérité qu'un éminent médecin, qui est en même temps un grand artiste, a fait revivre, dans sa juvénile et impérissable beauté, veillera

sur sa mémoire, et ce monument qui rappelle ses travaux, ce bas-relief où le cadavre étendu sur la table du laboratoire semble encore attendre le Maître, seront pour les étudiants qui se succèderont ici comme la dernière leçon de Cornil, comme une permanente exhortation au culte de la Science et à l'accomplissement du Devoir.

Monsieur le Président de la République, en acceptant la présidence de cette cérémonie, vous avez voulu honorer la mémoire de l'homme qui fut un grand savant et un bon citoyen; mais vous avez tenu, aussi, à témoigner votre bienveillance à ses collègues, à ses amis, à ses disciples, à tous ceux qui, à son exemple, dans les laboratoires et les cliniques de nos Universités, chaque jour, patiemment, sans jamais se lasser, interrogent tour à tour la vie et la mort, et s'efforcent d'en pénétrer les secrets pour appliquer au bien de l'humanité leur savoir toujours plus riche et plus précis. Ils font honneur à la France, ils méritent la haute sympathie dont vous leur apportez le témoignage. Au nom de l'Enseignement Supérieur et de nos Universités, je vous exprime notre profonde reconnaissance.

« LE SANCIAU »

DINER DES BOURBONNAIS DE PARIS

DU 18 MARS 1911

DISCOURS DE M. CHAUMAT

PRÉSIDENT DES BOURBONNAIS DE PARIS

MESSIEURS,

Depuis notre réunion du mois de novembre, il s'est passé un fait mémorable que vous connaissez tous, mais que j'ai le pieux devoir de rappeler ce soir. L'inauguration du monument élevé dans l'Ecole Pratique de la Faculté de Médecine à notre éminent compatriote et ancien Président des Bourbonnais de Paris, Victor Cornil, a eu lieu le Dimanche 5 Mars, en présence du Président de la République, de M. Emile Loubet et d'un grand nombre de très hautes personnalités.

Au mois de septembre dernier, c'était la ville de Cusset et notre cher département qui rendaient à leur illustre enfant un hommage si mérité, en inaugurant, avec une magnifique solennité, sa belle statue élevée dans sa ville natale. Le 5 mars, c'est la France et le monde savant tout entier qui ont honoré le grand homme de science et le grand homme de bien qu'était Victor Cornil. Nous devons être particulièrement fiers de ce dernier témoignage d'admiration universelle qui perpétue le souvenir de Victor Cornil à cette Ecole Pratique de la Faculté de Médecine, où il a tant travaillé pour la science et le bien de l'Huma-

nité. Il m'est infiniment agréable de rappeler, ce soir, ces deux solennités en présence de notre ami, M. Mallat, qui a été l'un des ouvriers de la première heure et qui s'est dévoué avec tant de sollicitude au succès de la souscription nationale qui a permis d'élever les deux monuments.

On a dit, éloquemment, Messieurs, à Paris comme à Cusset, tout ce qui pouvait être dit sur notre compatriote. Par sa vie laborieuse si bien remplie, par son inlassable dévouement à la science et au bien public, par les résultats féconds de ses belles recherches scientifiques, Victor Cornil a droit à la reconnaissance de tous. Si j'avais à parler de l'homme politique, je dirais que la vie publique de Victor Cornil a été un modèle d'unité et de fidélité à ses convictions libérales ; elle peut aussi être donnée en exemple aux jeunes générations.

Quant à l'homme privé et à cet excellent camarade et Président des Bourbonnais de Paris, aux réunions desquels il ne manquait jamais, il était digne de toutes les sympathies et de tous les respects. Aucun de nous ne saurait oublier son exquise cordialité, sa bonté parfaite et cette simplicité bienveillante et affectueuse qui donnait à ses relations un charme incomparable.

VICHY. — IMP. C. BOUGAREL, RUE SORNIN

